

Etienne Frégat

*Demain
Peut-être*

roman

Prologue

*Dans longtemps
très longtemps peut-être
la Terre sera Lune et la lune poussière
Dieu n'existera plus dans la tête des hommes
plus vides que le néant
plus vaste que tous les déserts...*

*Dans très longtemps
- aujourd'hui peut-être
les vallées se creuseront
pour avaler les montagnes
les océans se soulèveront
pour cracher leurs entrailles
et moi je me dirai
dans ce qui me restera de tête
" j'ai bien fait d'aimer ma liberté
j'ai bien fait d'être le vagabond de la vie..."*

*Dans longtemps
bien longtemps
demain peut-être
les prisonniers regretteront leurs prisons
et les hommes enfermeront leur esprit
dans les ténèbres de l'oubli
pour oublier toute leur détresse...*

*Dans très, très, très longtemps
- demain peut-être...*

Première partie

Evna

Recul. Élan. La mer plante ses griffes d'écume molle dans la boue gluante du rivage. Les bulles perlent jusqu'à l'horizon. Je pèse dix tonnes, clouée au sable par l'atmosphère lourde et poussiéreuse, perpétuel couvercle implacable de nos jours...

Des jours gris, interminables. Patiemment, j'attends le crépuscule qui rendra quelque couleur à la mer, au désert, à ma peau. C'est du rivage seulement qu'on peut voir, quelques instants, le soleil se glisser sous le bord de ce couvercle de nuages sales. Par bribes, je cueille alors une à une les preuves que le monde n'est pas plat, mais en relief, lorsque le soleil descendant sur l'horizon allonge lentement l'ombre des rochers et de mon corps. Je découvre alors avec satisfaction une troisième dimension à chaque grain de sable, à chaque poussière et m'étonne que cette dimension-là, le peuple des cavernes ne la soupçonne même pas.

Car mon peuple craint l'espace et se terre dans des cavernes obscures. Il n'en sort que quelques heures, de nuit, en quête de nourriture : reptiles, insectes, petits animaux velus. Il s'en goinfre sous le sol.

Le peuple des cavernes craint l'espace et la lumière brûle ses yeux. Il n'est pas curieux, plus rien ne l'intéresse. Moi, si. Toute petite déjà, je réclamaï de rester près de l'ouverture de la grotte, alors que mes parents se terraient tout au fond. Il parait que je risquais de me cuire les yeux. Je me suis habituée progressivement. Ce qu'ils appellent le jour n'est que

pénombre, il faut quitter le désert, aller jusqu'au rivage pour enfin voir quelques instants le soleil, à son coucher. Les nuages sont trop épais sur le désert. Le peuple des cavernes déteste l'inconnu. Échappant à toute surveillance, j'ai petit à petit exploré les alentours. Toute fière, je racontais à mon retour mes découvertes du jour : un rocher à escalader, une mousse à caresser, un souffle d'air rafraîchissant... Ça les inquiétait énormément.

Le jour où j'ai découvert la mer d'écume, les mots me manquaient pour leur décrire cette vaste étendue mouvante, dans laquelle les pieds s'enfoncent. Ça bouge, mais ce n'est pas de l'eau : mes jambes en étaient restées brunes et poisseuses, j'ai eu du mal à les nettoyer. Ils m'ont traitée de folle et, depuis, ne m'écoutent plus. J'ai pris pour habitude de me réfugier dans la solitude, échappant ainsi à l'inertie et au nihilisme de mes pairs. Une solitude illuminée de mille évasions : entre sable et rochers, sur la plage, je soupçonne à l'univers une dimension nouvelle que je rêve d'explorer. Je découvre également aujourd'hui ma propre dimension, ni grande ni petite, simplement humaine.

Solitaire, je caresse mon propre corps, lui découvrant des formes inattendues, les soulignant, pour m'en assurer, du bout des doigts puis à pleines paumes. Échappant des ténèbres des cavernes, je sais à présent que la lumière n'est pas un liquide uniforme : au couchant, elle vient enfin de quelque part, donner couleurs, formes et vie à ce qui, sinon, n'en aurait pas. Je suis seule à savoir. Seule. Alors, je vis dans l'attente des prochains crépuscules où m'émerveiller de nouvelles réalités. Curieuse, solitaire et nue, je m'y livrerai sans réserves, laissant les autres à leurs cavernes obscures.

Je suis née des ténèbres pour explorer la lumière. Je suis née d'un monde uniforme pour inventer des montagnes. Je suis née du vide pour découvrir le plus beau des rêves : la vie, l'espérance, l'inconnu...

L'inconnu apparut avec son tam, titubant dans la chaleur moite d'un jour sans vent. Blottie contre un rocher, près de la source, je guettais son approche.

Ce n'était au début qu'un point hésitant, sur l'horizon poussiéreux. Longeant le rivage, il lui fallut une éternité pour prendre forme humaine. J'avais peur. Aucun homme des cavernes ne se serait aventuré ainsi, en pleine lumière. La lueur orangée du soleil couchant commençait à pointer, entre mer et nuages.

Il s'approchait de moi, lentement, tête basse et pieds traînants. Régulièrement, il s'arrêtait pour fouiller, d'un regard circulaire, le paysage aride. Je me blottissais contre le rocher, de peur qu'il ne me découvre.

Il s'effondra près de la source, entre le rivage et moi. Lorsqu'il plongea son visage dans l'eau fraîche et limpide, tout son corps tressaillit. Il but interminablement, dans ses mains en cuvette. Il arrosa et frictionna son corps sec, poussiéreux, qui prit des reflets cuivrés : le soleil effleurait la mer. Il était jeune et beau, enfin soulagé de sa fatigue... Un souffle léger d'air frais caressa ma peau. Je frissonnais, saisie de crainte mêlée de plaisir. Jalouse de le voir enfreindre ma solitude. Anxieuse d'être découverte. Impuissante à défendre mon petit univers, refuge jusqu'ici resté secret. Et pourtant, impatiente de partager enfin mes émotions solitaires...

Alors commença pour moi le plus étrange des spectacles, qui devait pendant longtemps se répéter chaque soir.

Djain... Le peuple du désert en parlait comme d'un fantôme... Il disparaissait avec son tam, et tu le voyais sur la plage jouer comme un fou ; mais moi, me confondant aux rochers du rivage, j'étais la seule à le voir... Je sentais mon cœur se fondre aux pulsations de sa musique, et les rythmes déchaînés qu'il

dédiait au soleil se couchant faisait éclater mon enveloppe au point que je prenne les dimensions de l'espace, de la mer et de l'océan de dunes. Son ombre se découpait en silhouette, vivante comme un feu de joie, sur l'horizon flamboyant et la mer qui par paillettes dorées reflétait l'embrasement du réel et de l'imaginaire.

Le soleil, peu à peu, coulait dans l'étendue frissonnante pour s'y nicher en un brasier douillet, concentrant toute sa chaleur en lui-même, en son cœur lumineux. Alors, ses rythmes devenaient paisibles et doux, et tu ressentais les vibrations du tam comme des caresses, là, au fond de ta poitrine, à cet endroit qui pince et qui fait tressaillir ton être tout entier lorsque l'amour que tu as donné est récompensé ou bafoué...

Dix fois, je me suis surprise pleurant comme un gosse dans les bras de sa mère et s'y laissant consoler, plus par bonheur et par soif de tendresse que par simple détresse... Perdue entre les masses cuivrées de cette plage à la fois maléfique et surnaturelle, qu'est-ce qui aurait pu me faire plus de bien que ces larmes ? Car je me cachais, poussée par une crainte insensée mais bien trop évidente : j'avais peur de la réalité.

Djain était Dieu, ou sorcier. Ou bien mon imagination débordante d'amour et d'admiration le transformait-elle en ce qu'il ne pouvait être ? Je crois qu'il était l'un et l'autre, à la façon dont il m'avait envoûtée au point que j'espérais le revoir comme on espère retrouver le bonheur.

Bonheur étrange, que je ressentais jusqu'au plus profond de moi-même ; car ces contacts furtifs, secrets, aux seules vibrations de l'air et de ce qui nous entourait, me rendaient heureuse comme jamais auparavant je ne l'avais encore été. Étrange aussi, le don que faisait Djain au soleil : à quoi bon lui offrir ce qu'il avait de plus beau et de plus précieux en lui-même, cette espèce de tendresse universelle, en connivence avec les éléments, si celui-ci ne pouvait l'accepter qu'avec l'indifférence d'un mécanisme immuable ? La raison seule me

posait cette question. Je savais bien que si Djain n'avait pas été là, jamais plus il n'y aurait eu de coucher de soleil sur la mer et les dunes, jamais personne n'aurait su l'apprivoiser, jamais tout n'aurait été si beau.

Sur le sable chaud des dunes, entre ses rochers, je me terrais comme un animal nu et traqué qui ne veut pas être surpris à la recherche du plaisir. Mais l'instant d'après j'oubliais toute crainte, me fondant au soleil et prenant les dimensions de l'espace et plus encore. Bonheur naïf, j'étais l'univers, cet univers que Djain avait créé et rendu magnifique - j'étais Djain, puisque j'étais l'univers, son univers à lui, Djain...

J'aimais Djain et toutes ses richesses sans avoir honte de ne rien avoir à lui offrir, sinon mon corps et mon être tout entier qu'il n'avait, peut-être, pas même encore découvert. Oh ! Il devait se douter de ma présence, puisque ses vibrations étaient partout, fouillant le sable et les planètes, mais rien en lui ne le laissait paraître, et cette attitude me rassurait un peu. Ne valait-il pas mieux que tout cela reste ainsi, ne valait-il pas mieux surtout qu'aucune vision différente ne vienne détruire à tout jamais ce que je connaissais de lui et ce que je pouvais en espérer, follement, mais impuissante à le provoquer ?

Je voulais faire partie de Djain et de son univers, non pas à la sauvette, telle une voleuse, mais vraiment, pleinement, ouvertement. Comme on s'interdit les espoirs qui nous paraissent trop beaux, je m'étais interdite l'espoir de ce paradis sans pour autant pouvoir le réduire à néant. Dis, sais-tu comme c'est dur et combien on peut souffrir d'en rester conscient ?

Des lunes et des lunes, je me suis détestée pour ces angoisses ridicules ; mais chaque soir, il revenait, vivant toujours avec la terre, le soleil et l'infini - que pouvait-il avoir besoin de moi et de mes rêves imbéciles ? J'en finissais par me haïr moi-même et, nouvel espoir impossible, j'essayai d'oublier mon Djain à moi, mon Djain que j'aimais comme jamais on n'a aimé personne.

Nue sur le sable brûlant des dunes, je me blottissais entre les rochers pour pleurer sous le soleil se couchant. Djain apparaissait avec son tam et, nu sur la plage, il jouait comme un fou. Et la folie m'enveloppait dans le linceul rassurant d'une nouvelle vie.

C'était demain ; des hommes, il ne restait que l'ombre, figée dans la civilisation de l'oubli. Telle était la culture du peuple des sables - quelques dizaines d'adultes, mâles et femelles, flanqués du même nombre d'enfants, adolescents pour la plupart : surgis du néant pour n'aller nulle part, dirigés tels des aveugles par l'imagination définitive de leur chef Darok, ce qui dans leur langage signifiait «maître ».

Terrés dans les galeries qu'ils avaient creusées à même les rocs couverts de sable, ils vivaient avec le seul souci de ne pas trop souffrir, recueillant avec respect l'eau dont le désert acceptait de leur faire obole et se nourrissant des seuls animaux encore vivants à la surface de cette terre ravagée par une sécheresse inexplicable. Mangés crus, les insectes et reptiles qu'ils tuaient à coups de pierres suffisaient à leur faire oublier ce qu'est la faim. Nulle morale, nulle religion, nulle envie ne les guidait vers des aspirations plus élevées - d'ailleurs, existait-il meilleure chose que vivre sans morale et sans religion ? Nus, ils s'aimaient d'une tendresse physique que leur dictaient leurs sens et la crainte de la solitude. Lorsqu'un enfant naissait, ils l'accueillaient avec indifférence, puisqu'il est normal que du corps d'une femme surgissent des êtres nouveaux dont l'arrivée était dictée par une mystérieuse loi de vie.

Leur unique pouvoir était celui de parler, dans une langue unique que tous connaissaient, pour dire leurs besoins et seulement pour cela. Entre deux phrases dictées par le présent, ils sombraient dans une léthargie dépourvue de rêves, terrés dans leurs sombres trous de troglodytes. Ni passé, ni futur, seul

un présent sans but qui se suffisait à lui-même. Tel était l'univers des adultes, cloîtrés dans leur folie vide et taciturne.

Seuls les enfants osaient poser quelques questions qui restaient généralement sans réponse, dans l'indifférence générale. Seuls les enfants semblaient pourvus d'une imagination vite châtrée par leur entourage. Seuls les enfants, enfin, possédaient dans leurs yeux une espérance muette et vague, démunie de sens et d'objectif mais espérance quand même. Personne ne la voyait, puisque personne ne voyait d'intérêt à cette espérance. Le présent était présent, et cela seul importait.

Sous le ciel gris que perçait vaguement la lueur du soleil, tout prenait une sombre couleur triste et impalpable. L'esprit des hommes aussi avait pris cette clarté uniforme et dépourvue de relief. C'était demain, aujourd'hui peut-être, au gré d'un présent brumeux et indistinct, et le cœur des hommes, ni heureux, ni malheureux, battait faiblement dans leurs poitrines. Faiblement, mais suffisamment. Les hommes savaient-ils au moins qu'ils avaient un cœur?

Surgi de l'horizon lointain, un jeune homme aux yeux noirs était venu vers le peuple de la plaine, le peuple du désert. De lui, ils n'avaient vu que la beauté éclatante de sa nudité, le tam qu'il tenait sous son bras et le rêve - ou la folie de ses yeux... Le peuple du désert avait eu peur ; égoïste, il n'inventa pas l'hospitalité pour ce premier être de passage - le premier enfant que personne n'avait fait, à qui personne n'avait donné de rôle, de valeur, de classe. D'où venait-il ? Comment le sable de la plaine desséchée avait-il pu concevoir une apparition aussi insolite ? Le peuple du désert décida qu'il n'était qu'illusion de la vue et le baptisa « Djain », vent. Il lui devint alors aussi transparent que l'air, et chacun continua à vivre à son habitude, ainsi que le maître des peuples en avait décidé le lendemain de son arrivée. Djain ne fit rien qui pût contrarier cette raisonnable décision.

Il vécut comme les autres, se nourrissant de serpents et de lézards des sables et buvant l'eau qui jaillissait de sous un rocher, cette eau à laquelle la tribu devait sa survie. Mais non loin de là, à l'occident, Djain avait la mer et c'est la seule chose qui le retenait à cet endroit. La mer... Il s'était arrêté, pétrifié, en la découvrant. Voilà une lune qu'il marchait dans le désert, buvant l'eau fade qu'il avait emportée dans son tam, et voici que le sable devant lui devenait liquide, mouvant sous son regard. Il crut tout d'abord que c'était de l'eau, espoir insensé qu'avait fait naître en lui la vision de reflets à sa surface, mais en s'en approchant il dut se rendre à l'évidence : ce liquide trouble, poisseux, écœurant dans lequel nageaient des formes indistinctes et effrayantes, ne pouvait être source de vie. Hypnotisé par la découverte de ce nouvel élément, il se résolut à suivre le rivage parsemé de rochers lisses, uniformes dont certains dépassaient de loin sa propre taille.

Un jour, il s'aperçut que son tam était vide. Il sut que rien ne saurait le sauver de la soif s'il ne découvrait rapidement une source où le remplir. Le jour passa.

Aveuglé toute la journée par le soleil, abruti par la soif déchirant sa bouche et sa gorge, il sentit son esprit le quitter le deuxième jour alors qu'épuisé, il s'était effondré au pied d'un rocher brûlant. C'est là que Djain perdit la raison pour s'ouvrir lentement, s'éveiller à un nouveau monde, le monde qui allait devenir son univers. L'horizon bascula, rejoignit une autre sphère et tout devint mouvant au rythme des pulsations de la terre, tandis que tout autour de lui prenait des colorations douces, chaudes, envoûtantes, d'un jaune orangé sans limites qui détruisit la matière dont il ne resta qu'un souffle, une idée vaste et sans contraintes. Elle changea d'équilibre, s'évada de sa masse. Son corps se souleva lentement pour danser, telle une vapeur aux mouvements fluides ; de ses mains, il caressa la peau de son tam qui s'emplit des vibrations étranges de l'atmosphère. Un bonheur insouciant, tranquille, inexplicable l'envahit au point qu'il en perde toute notion de présent, de

passé, de futur - il ne subsistait en lui qu'une sensation de bien-être inébranlable et confiant.

Il rouvrit les yeux le lendemain, sans avoir eu conscience du moment où il avait repris contact avec la réalité. Peut-être le sommeil l'avait-il doucement surpris au sein de son délire, peut-être même ce délire n'avait-il été que rêve. Il se retrouva avec le feu de la sécheresse dans sa gorge et des bribes de son évasion dans ses yeux. Il devait marcher. Il marcha jusqu'à l'épuisement, continua quand même, se retournant souvent sur l'empreinte zigzagante de ses pieds dans le sable, seul lien fragile le rattachant à présent à son nouvel univers.

C'est ce jour-là qu'il fit encore une découverte, celle de ces humains subsistant tels des animaux autour de l'unique point d'eau que leur offrait là le désert par une plaie suintante.

Personne ne lui adressa la parole. Il se tut, jugeant inutile de converser avec un mirage ou un rêve. Et, chaque soir, il disparaissait avec son tam pour célébrer le dieu de son monde à lui.

Mais quelle était cette étrange résistance aux vibrations de l'éther ? Chaque soir, une présence inexplicable freinait son envol au-delà des voûtes du bonheur. Maintes fois, son regard erra autour de lui, fouillant la surface de la mer, du sable et des rochers sans que rien n'y semblât anormal. Mais bientôt les tourbillons de son évasion l'entraînaient au-delà des choses terrestres, là où la transparence, la luminosité et la vie de la matière et de l'immatère abolissaient toute frontière à l'imaginaire. Il se laissait aller, faisant corps avec l'esprit de l'immensité, saisi par cette étrange connivence avec la complice inconnue de sa folie. Fou de joie, il embrassait la terre, le soleil et l'océan tant il était heureux d'échapper à la solitude de ses divagations quotidiennes.

Poussière au sein de la poussière, il se faisait cellule du visible et de l'invisible lorsqu'au crépuscule il se plongeait dans la vie et dans l'embrasement de l'atmosphère, non plus seul mais protégé par les yeux cachés de sa compagne clandestine.

Surpris, impuissant devant les corps raides et froids de ses parents et de sa sœur, Djain n'avait pas compris quel mal invisible les empêchait de se mouvoir et de lui répondre. Des jours et des jours, il les cajola de toute sa tendresse, pensant les ramener à la vie par le seul don quotidien de son amour et de sa jeunesse. Puisqu'il était, lui, en vie, pourquoi les autres ne le seraient-ils plus ?

En me le racontant, il refusait encore de croire que ces pertes étaient irréparables, et dans ses yeux tu voyais une flamme d'espoir insensé lorsqu'il en parlait. Absurde, mais connais-tu attitude plus tragique et plus touchante que celle du chien attendant, à côté de ses maîtres décédés, les seuls compagnons qu'il n'ait jamais eus, qu'ils se relèvent et qu'ils aient à nouveau pour lui les paroles, les gestes d'affection et de tendresse qu'ils avaient toujours eus ? Djain n'était certes pas un chien, mais ces trois êtres avaient bel et bien été ses uniques compagnons sur les collines d'au-delà du désert. Car c'est des collines que Djain venait, entourées de la surface informe du désert et, surtout, couvertes par endroits d'arbres maigres et déformés. Avec de grands gestes, il me les décrivait - objets étranges de la même matière que son tam, portant dans ses ramifications des feuilles d'une couleur qu'il n'avait su me faire imaginer puisque jamais encore je n'en avais vu de semblable.

« -... et le vent dans les branches et les feuilles fait frémir l'air en une musique imperceptible, douce, semblable aux froissements de la mer... »

Alors, il se perdait dans des rêves sans fin que je soupçonnais à son regard perdu dans le vague. Djain, je veux te rendre la

musique de l'enfance, je te vois seul avec ces trois personnages disparus dont tu n'as totalement su te séparer, te laissant bercer par la chanson du vent et de tes souvenirs, Djain, toi à qui on a donné le nom de ce vent-là...

Puisque tu es vent, Djain, perdu loin de ces caricatures d'arbres que tu vénères pourtant comme des dieux, il me prend une envie folle et égoïste de te prendre dans mes bras, de te serrer sur ma poitrine, de me fondre en toi pour remplacer ces souvenirs qu'il t'est interdit de retrouver, sous peine de destruction de tes rêves... Non, Djain, tu ne retrouverais que la tristesse d'un monde définitivement perdu, reste et créons ensemble le nôtre, mille fois plus riche et mille fois plus beau parce que, lui, vivant...

Je le prenais ; il ne m'opposait aucune résistance, mais je sentais en son corps l'absence d'une âme qui divaguait loin, loin derrière lui, infiniment loin de moi. Non... je mens peut-être - ne faisais-je pas à présent partie de son âme, mon empreinte ne lui tenait-elle pas compagnie dans ces voyages obscurs ? Je craignais néanmoins ces évasions, comme je craignais son regard avant que je ne sache qu'il m'avait découverte, endormie entre les rochers du rivage...

Djain s'était réveillé, comme à l'accoutumé, sur le sable de la plage, à deux pas de l'eau presque immobile dans la fraîcheur de ce matin. Assis sur le sol, une main sur le tam, il songea qu'il avait faim et qu'il devait se mettre à la recherche de quelque reptile, lové sur une pierre et encore engourdi par la tiédeur de la nuit. Il laissa là son tam et, tandis qu'il marchait, scrutant le sol et les interstices entre les amas de pierres, un sentiment étrange l'envahit. Sans qu'il ne sache pourquoi, son cœur bătait plus fort et plus nettement que d'habitude. Les nerfs tendus à l'extrême, il s'arrêta pour tenter de se calmer.

Mais pour quelle raison l'air grisâtre était-il si lourd, pourquoi donc la mer avait-elle l'air en attente alors que chaque matin sa

surface frissonnait sous la brise ? Il sentait pourtant la fraîcheur de sa caresse qui rendait d'habitude agréables les heures trop courtes qui précèdent la torpeur du jour. « Ce n'est qu'une illusion », songea Djain en poursuivant son chemin.

Mais là, au détour d'un rocher plus grand que les autres, alors que son tam était encore en vue, sur le rivage, il s'immobilisa en sentant son cœur exploser en sa poitrine : là, entre désert et océan, perdue dans le chaos des rochers sur une minuscule place sablonneuse, était étendue immobile une jeune fille au teint pâle et aux cheveux épars. Sur son visage se lisait la douceur de rêves magnifiques. Un long moment, Djain la contempla en pensant à sa sœur qu'il avait laissée étendue là bas, sur le sable des collines, presque dans la même position et dont il avait si longtemps espéré le réveil...

« - Evna », murmura-t-il dans son trouble, et il se mit silencieusement à pleurer, agenouillé à côté du corps. Sa vue se brouilla. Il contempla le visage tandis qu'une musique ô combien douce chantait dans sa poitrine soudain libérée du poids qui l'étouffait. « Comment es-tu venue, Evna ? » demanda-t-il sans oser espérer une quelconque réponse, sachant trop bien qu'il n'en obtiendrait aucune.

Mais à travers ses larmes, il distingua une poitrine qui se soulevait et s'abaissait au rythme de la respiration de celle qu'il avait prise pour sa sœur.

Ce corps, ce visage mille fois plus beau, il ne l'avait jamais encore vu. Son émotion l'avait trompé, mais quel cadeau la réalité lui offrait-elle à présent sous les traits irréels de cette apparition ! Une fée, une déesse... Djain fit trois pas en arrière, s'immobilisa un instant puis s'enfuit à toutes jambes, tremblant à l'idée d'être surpris découvrant le secret des Dieux.

De sa faim, il ne ressentait nulle trace. Il se désaltéra et se lava à la source, tout frissonnant, encore sous l'effet du choc

qu'avait provoqué en lui cette vision. Toute la journée durant, il divagua dans le désert, n'osant revenir sur ses pas tant il craignait devoir se rendre à l'évidence en constatant que sa folie ne lui avait joué qu'un mauvais tour, si bien qu'à la tombée de la nuit, il se trouva fort loin de l'endroit où il avait laissé son tam, ne sachant pas même où ses divagations l'avaient mené. Au milieu du désert, entouré de sable et encore de sable, il se laissa surprendre par les ténèbres, l'esprit torturé, écartelé entre mille questions et mille suppositions contradictoires.

Il s'endormit très tard, et seuls l'épuisement physique et moral le terrassèrent à mi-chemin entre le soir et le matin.

Ses parents, sa sœur dansaient autour de son corps étendu une danse obscène et macabre, se gaussant de ses inquiétudes et évoquant, à grands renforts de sarcasmes, son dévouement inutile pour eux alors qu'ils étaient inconscients sur la colline. Mais qui était réellement mort ? Soudain, ils se rendirent compte que Djain lui-même ne faisait plus aucun mouvement, figé dans une pause cadavérique. Ils se mirent alors à amasser le sable brûlant sur son corps, l'ensevelissant à grandes pelletées de mains rageuses...

Djain poussa un cri d'animal blessé et se dégagea d'une violente torsion du buste. Il roula de côté et s'aperçut que la chaleur qui l'enveloppait n'était que celle du soleil.

Le soleil avait passé à son zénith et sa chaleur à peine tempérée par l'épaisseur grisâtre de l'atmosphère éveillait à nouveau en Djain le supplice de la soif. L'air se faisait pesant, immobile et pas le moindre coup de vent ne venait secouer sa lourdeur.

Intrigué, Djain avait découvert çà et là dans ce désert privé d'horizon des amas de pierres aux angles encore nets, bien que marqués par l'érosion du sable et des orages. D'une couleur

rougeâtre et de dimensions souvent semblables, ils s'entassaient pêle-mêle dans un désordre méticuleusement hétérogène, comme si le hasard de ce qu'il restait de nature les avait assemblés là, en monticules plus ou moins espacés, à demi enfoncés dans le sable, classés par ordre de taille et de proportions...

Vestiges d'une civilisation lointaine que tous avaient oubliée, ils semblaient guetter Djain et le narguer de leurs mille facettes rugueuses. Jamais Djain n'avait constaté aussi bien que là la géométrie singulière que peut revêtir la matière, et c'est ce qui attira son attention. Mais sa souffrance lui interdisait tout raisonnement sensé, d'autant plus qu'aucune bribe d'explication n'offrait de réponse à cette nouvelle énigme.

Il marchait, tête basse, d'un pas divaguant au point qu'il semblait occupé à dénombrer les grains de sable que foulaient ses pieds. Mais ces grains, Djain ne les voyait pas : seule, l'image d'une jeune fille pâle, allongée à l'aube d'un matin frissonnant, restait gravée dans son esprit. Et dans sa mémoire, des collines aux arbres chantant...

Où était Djain ? Les gens de la tribu prétendaient ne l'avoir pas vu depuis deux jours, et cette nuit j'étais restée seule face au tam abandonné sur la plage. Mais comment faire confiance au peuple du désert, lui qui lui avait donné le nom du vent, résolu à ne jamais le voir sinon par une inexplicable illusion d'optique ?

Amas lugubres de rochers, soleil terne et triste sur la mer grise, rien ne saura plus être semblable au passé, il ne reste plus sur la plage que le cadavre de Djain, son tam délaissé comme la carapace d'une tortue morte, telle une guitare oubliée sur la scène, que les musiciens ont quittée une fois toutes les lumières éteintes. En silhouette sur l'horizon triste, il se découpe à contre-nuit et l'air ne vibre plus que du crissement de quelque serpent attardé rampant sur le sol fuyant...

Croyant que le soir tombait, Djain n'avait pas prêté attention au tourbillon noir, menaçant, qui barrait le ciel en s'avançant à sa rencontre à la vitesse de l'éclair. Toujours oppressante, l'atmosphère semblait figée dans l'attente de quelque catastrophe imminente; mais l'air fut bientôt ébranlé par un grondement sourd et long qui fit trembler le sol. Un glissement d'air frais tira Djain de sa torpeur.

Brutalement ramené à la réalité, celui-ci leva la tête sur un paysage transformé par l'ouragan qui soulevait à présent le sable autour de lui en nuages ascendants, rapides, au point que le désert entier semblait se détacher par larges pans, en une masse mouvante et enveloppante sous le ciel soudain obscurci par un tourbillon de ténèbres. Avant qu'il n'ait eu le temps de se ressaisir, Djain se trouva projeté à cinq pas de là par une rafale qui l'avait frappé dans le dos telle un violent coup de poing.

Criblé par la multitude de grains de sable que soulevait la tempête, son premier réflexe fut de se précipiter en direction d'un amas de pierres pour se protéger de l'ensevelissement. Il s'aplatit derrière un mur de briques éboulé pour constater avec stupeur que la surface sur laquelle il se trouvait allongé, débarrassée par le vent du sable qui la recouvrait, était composée de pierres colorées, lisses et chaudes, assemblées avec la précision des cases d'un échiquier que seules délimitent des traits légèrement renfoncés. Il y plaqua sa joue, assourdi par le tremblement de l'atmosphère, ébloui par les éclairs qui se succédaient de proche en proche, au point de décomposer les mouvements du tourbillon en images fixes et saccadées semblables à celles d'un film que le ralenti dissèque patiemment.

Une giclée de pluie froide et drue s'abattit sur la face exposée de son visage ; en l'espace de quelques secondes, tout se trouva inondé sous des trombes d'eau entraînant sable et pierres en une boue liquide et dévastatrice. L'amas de briques s'effondra à côté

de lui pour disparaître en partie sous le sol, englouti par une cavité soudain béante. Il sentit le dallage se dérober sous lui et il chuta tel un insecte foudroyé au sein d'un gouffre qui répercuta l'écho de son cri ainsi que le fait une enceinte rocheuse. Il s'écrasa, à demi désarticulé, dans une boue emprisonnante et la pierre qu'il reçut dans la nuque lui fit perdre conscience un moment.

C'est l'eau qui le ranima, cette eau chargée de sable qui tombait en cascade par le trou qui se découpait, béant, au-dessus de sa tête. Djain sentit peu à peu cette boue le paralyser, figer son corps allongé et qu'il ne put libérer qu'au prix d'un violent effort, se soulevant à demi mais sans toutefois réussir à libérer ses jambes ensevelies jusqu'au genou. Cherchant autour de lui un moyen de s'échapper, il ne sentit sous ses doigts qu'une paroi lisse n'offrant aucune prise à ses ongles crispés. La profondeur du trou dans lequel il était tombé lui parut relativement moins importante qu'il ne lui avait semblé en chutant, mais néanmoins suffisante pour mettre les bords de la déchirure hors de portée.

Assourdi par le vacarme de la tempête et du tonnerre, il voyait gicler dans sa prison la boue qui l'ensevelissait de plus en plus. Sa taille, puis son buste se trouvèrent peu à peu pris dans cette gangue à la fois mouvante et rigide. Il sut qu'il ne restait aucun espoir en voyant le toit de son piège céder dans sa totalité, s'effondrant à grand bruit dans la boue qui l'entourait. Les pierres et le sable s'engouffrèrent plus rapidement encore par le trou béant ; aveuglé par la boue qui giclait sur son visage, Djain se sentit défaillir. Son buste pencha en avant et, perdant son équilibre, il sombra lentement dans le liquide compact. Un visage paisible de jeune fille contemplait sans sourciller sa chute interminable.

Pompéi. Pompéi.

Pompéi. Pompéi POMPEI

!!!!!!!!!!!!!!!

Souviens-toi Pompéi, mon frère !... l'explosion de la matière et mille morceaux de crâne - ton crâne à toi aussi, frère, à toi aussi – collés en mosaïques aux murs de la vie... Tout figé dans un mouvement inanimé, gigantesque fuite vers l'impossible, le néant, le feu. Fuir, fuir à tout prix ce souffle destructeur, cette lame brûlante venue des entrailles de la terre, cet étau de lave qui t'étreint, qui t'enserme dans son étreinte asphyxiante... L'air, l'air qui enflamme tes poumons, les dessèche, les réduit en poussière, et toi dans ta gangue avec sur ta face la distorsion hideuse de ton dernier cri, un cri de mort, les poings serrés sur ta vie qui se barre !!!... seul au milieu de l'arène... La lumière, la fumée, les flammes qui dansent en langues éphémères dans l'atmosphère mouvante et combustible .. La lave gicle, coule, pousse, rompt, détruit, recouvre, ensevelit tout sur son passage - digère et moule ce qui était ta ville, ton univers...

Pompéi... il te restait des jambes pour courir, mais déjà la lave les tient, les dévore et le volcan s'incruste en ta chair, faisant fondre tes milliers de molécules pour n'en faire plus qu'une, toi et la Terre, une... La montagne se tord, se soulève, jaillit en éclats monstrueux, couvre le ciel au-dessus de toi, enveloppé d'éclairs écarlates explosant en mille gerbes fluides comme le métal que tu forgeais sur ton brasier... Mais ce n'est plus ton métal, ce n'est plus ton brasier, les voilà qui se vengent pour t'ensevelir dans leurs propres entrailles... Cri... ténèbres... cri... lumière... ténèbres... Tu es statue rigide dans ta gangue de braises liquides, tu es forme autour d'un vide que délimitent les cendres encore fumantes des vapeurs de ton corps qui s'enfuit par les interstices spongieux de ta prison...

... silence... silence, vapeurs, gris chaos de la lave refroidie aux formes harmonieuses... harmonieux chaos, calme, tu le caches bien, ton passé, TU LE CACHES BIEN !!!!...

Poule rocheuse, garde-le ton œuf de vie déracinée, tordue, froissée, garde-le pour l'éternité mais garde-toi aussi de casser sa coquille...

... silence... garde-toi-en bien !... Pompéi... souviens-toi Pompéi
!!!!!!

Lave, boue - gangue de laiton, blessures, brûlures... Dans sa chute en avant, Djain se sentit retenu par un bloc de béton anguleux...

Son bras, échappant à la boue, se tendit vers le haut et sa main s'agrippa enfin à quelque chose de ferme ; toutes ses forces se concentrèrent sur cette main et, lentement, au prix d'un effort surhumain qui le déchira de part en part, écartelé entre le haut et le bas, la prise de la Terre et la sienne, il hissa son corps lambeau par lambeau hors de sa tombe ; une avalanche de briques le lapida encore sans qu'il pût se protéger, mais le bord de la déchirure tenait bon sous sa main.

Dehors, le vent l'envoya d'une gifle rouler sur le sol où il resta inanimé, étendu de tout son long, le visage tourné vers le ciel. La pluie à pleines giclées le lava de la boue et de son sang..... un ciel haché par la pluie, un ciel ravagé, parcouru à toute allure par les nuages se découpant en masses sombres sur la lueur sépulcrale de l'espace qu'ils cachaient.

Glissement vers une phrase de néant, chute au cœur du vide obscur, abandon voluptueux de la nébuleuse où agonisait la Terre, la Terre et ses souffrances. Souffle avide de paix.

Tendresse de l'abandon... j'ai crevé comme une bulle ! bulle ! bulle !... apothéose : je suis Rien. Moins qu'atmosphère. Vide, entre rien et rien, au sein du néant. Béatitude ; le corps loin derrière, récipient disloqué, enveloppe. Souffre, salope ! Je ne sens plus rien. Rien. Rien.

Evna

Djain ! Djain ! Aujourd'hui, le désert vers lequel tu t'es enfui - j'ai suivi la trace de tes pas, de la source jusqu'à l'endroit où elles se perdaient dans la poudre et le sable - s'est transformée en mer houleuse et l'horizon s'est barré de noir avec le tourbillon de nuages qu'apportait la tempête.

Le sol a tremblé sous moi et des pans de paysage se sont soulevés, fragmentés, éparpillés loin devant moi, loin mais presque à portée de ma main... Étais-tu là-bas, là où mon corps sans te voir te présentait, tentait de te faire un barrage contre les éléments en furie pour te protéger, toi, alors que moi, je le savais bien, je ne pouvais rien, rien pour t'aider sinon être là, les bras ballants, à me tendre vers toi de tout mon esprit mais rivée au sol tout de même, à ce sol maudit qui nous a lâchés, trahis...

Et puis, la mer à son tour s'est soulevée, lourdement, puissante, pour escalader le rivage en une vague unique et monstrueuse, emporter ton tam, s'écraser au pied des rochers puis reculer à nouveau, comme à regret, abandonnant le tam sur le sable peigné par ses mille tentacules, ruisselant de partout d'une eau grasse et boueuse... Oui, elle l'a laissé, ton tam, mais à demi enseveli dans le sol encore recouvert de voiles glaireux, comme pour voiler sa déchéance et son abandon...

Tu n'as pas le droit, Djain, reviens de ce qui n'a pas de nom pour retrouver ici les crépuscules envoûtants ou se cache ton univers, Djain, notre univers, le tien, toi qui n'es plus là, et le mien, à moi qui t'attends, nue, seule, désespérément seule même si tu restes blotti dans un coin de ma mémoire ou dans ma mémoire tout entière...

... c'était... il y a fort longtemps déjà, Djain, que tu es parti, et qu'ai-je connu de toi ? Tout, le plus beau peut-être. Mais je ne t'ai pas serré contre moi, je ne t'ai pas senti te fondre en ma chair, ce n'était qu'un frisson de l'atmosphère qui faisait vibrer mon enveloppe et mon esprit envahi par la folie de notre univers. J'ai connu ce frisson, oui, mais je ne t'ai pas connu, toi, et même si c'est trop te demander je te le demande, à toi et aux esprits qui régissent la matière et toute chose : reviens, et tout sera beau, beau et mille fois plus beau encore qu'avant... Je t'en supplie, Djain, reviens, je t'en supplie, Terre, laisse-moi te fouiller de mes mains pour t'obliger à me le rendre, mon Djain est fait pour la liberté du vent, pas pour la prison de tes ténèbres !!!...

Vibrante comme la corde d'un arc que soudain plus rien ne tend, Evna fouillait le sable raviné de la plage, le visage contre le sol, les cheveux envahis de terre ; mais de la mer ne montait qu'une odeur cadavérique, répugnante, et de la terre ne surgissait que de la terre et de la terre encore. C'était là la seule réponse à ses prières.

Plus loin, le peuples des sables se terrait dans ses cavernes, encore épouvanté par ce qu'il avait vu et qu'il refusait de comprendre. L'espace d'un instant, l'horizon s'était retourné pour mêler ciel et terre, et ses convulsions avaient ébranlé ce qu'il croyait stable pour toujours, le sol - le sol avait tremblé, et on ne pouvait plus lui faire confiance...

... terreur... les parois des cavernes elles-mêmes s'étaient par endroits désagrégées, par endroits seulement mais cela avait suffi pour ensevelir les femmes, les hommes et les enfants qui justement se trouvaient là. Pour la première fois, le peuple des sables avait entendu les hurlements d'agonie de ceux qui mouraient de mort violente.

Pour la première fois, le peuple des sables qui avait oublié les autres cri de douleur redécouvrait la souffrance. Des jours et des nuits passèrent; sous le ciel plus bleu qu'à l'ordinaire, la source coulait toujours et tout reprenait avec le temps l'aspect d'"avant". Un à un, les hommes étaient ressortis, prudemment, de leurs refuges et, rassurés, ils oublièrent que tout un jour avait changé de visage. Seuls les enfants avaient gardé le souvenir de ces instants de terreur et s'ils n'en parlaient pas leurs yeux le disaient mieux que toutes les phrases.

Un jour, ils avaient été plus nombreux qu'à présent. Les disparus, ils les oublièrent aussi et avec eux Evna qui ne rejoignit jamais sa tribu. S'ils la virent parfois à la source, en train de boire ou de se laver, ils ne reconnurent pas son visage dont il ne restait qu'un masque livide aux yeux hagards. Evna avait bel et bien disparu pour devenir un souffle de vent fugitif comme l'étranger qu'on ne voyait plus.

Elle devint ainsi un second Djain ou l'ombre de celui-ci, et cela ne revenait-il pas au même ? L'imagination définitive du Peuple des sables se transformait vite en certitude. L'étranger avait pris des formes féminines, une poitrine arrondie et des hanches gracieuses, mais cela ne l'empêchait pas de s'appeler Djain. Evna le sut et l'accepta comme un dernier cadeau de ses frères; que pouvait-elle demander de plus ?

Non, son désespoir lucide ne s'était pas transformé, lui, en certitude, mais plutôt en un vague souvenir, celui d'un bonheur irréel... irréel... comme celui qui lui avait apporté ce bonheur.

C'était la nuit ; une nuit de plus sous la lueur blafarde de la lune morte qui n'éclairait certainement plus que par habitude.

Certainement aussi n'était-ce qu'une illusion que cette ombre s'avançant lentement, trébuchante, au raz des vagues, là où la mer se fait plage. Frontière indécise entre le ferme et le mouvant, l'écume blanchâtre que ses pieds foulèrent ne gardait aucune trace de son passage.

L'ombre, fantôme d'une ombre, épuisée, se tourna vers les rochers et s'écarta du rivage, pliée en avant par la souffrance qui la tenaillait. S'aidant des deux mains, elle s'avança entre les blocs hétéroclites d'un pas de plus en plus hésitant pour finalement tomber en arrêt devant un espace libre de pierres, mince bande de sable lisse et sans relief. C'est bien là qu'un matin lointain était allongé le corps d'une jeune fille trop belle pour tenir du réel ; mais il n'y avait plus que du sable, des pierres et à la place du corps reposait à présent un serpent tranquillement lové sur lui-même.

L'ombre hésitante recula de deux pas, se tourna à nouveau vers la mer et se figea longuement, cramponnée d'une main à un rocher dans la position sinistre d'un homme blessé qui perd son équilibre en sentant sa vie le quitter peu à peu. Là, entre la mer et lui, une forme connue, le tam, et une autre moins distincte, allongée juste à côté... Avec d'infinies précautions, l'ombre s'en approcha, se pencha sur le tas et, stupéfaite, observa sans un geste le corps étendu là, face contre terre; dans un souffle, elle défailloit, basculant doucement en avant.

Djain, Evna, le tam s'étaient retrouvés au royaume de l'inconscience, réunis au sein de la même souffrance muette. Où était le bonheur ? Trois, à peine plus que rien, privés de soleil et des pulsations de l'univers. Trois enveloppes vides, luttant silencieusement contre la mort qui les attirait à elle.

Une nuit de plus sous la lune blafarde. Une enveloppe de plus...

Evna

Du zénith au nadir, du nadir au zénith, un seul et long frisson du cosmos avait secoué ton corps blessé. C'est là que j'aurais voulu t'aimer, sur la plage ensanglantée par ton corps étendu, large plaie aux formes humaines.

Djain ! Le jour se lève et il fait encore frais... Djain, pour toi j'inventerai l'Amour extraterrestre, impalpable, immatériel mais bien plus puissant que celui des corps... Djain, tu as donné à mon sang les pulsations de l'univers et je te rendrai le tien avec les rythmes d'une nouvelle vie, d'un nouvel Amour tissé à même la trame de cet univers.

Djain, tu as ouvert mes yeux sur les mille dimensions du verbe "être", à moi qui n'en connaissais que trois, ignorant celles des souffles, des idées, de la folie, du bonheur, une infinité de dimensions que nous sommes à présent seuls à connaître... Djain, toi qui me les as enseignées sans le savoir, je te les rendrai, mille fois plus belles encore qu'auparavant puisque notre solitude sera multipliée par deux

... Tu n'es plus seul, Djain, nous sommes des milliers, une infinité de souffles sensuels et multicolores se mêlant pour la plus harmonieuse des symphonies...

Djain, Djain, esprit du vent, les planètes, les constellations, le cosmos tout entier t'ont senti mourir et ont voulu que tu leur reviennes... Tu les avais apprivoisés, ne les laisse pas sans âme, ne les abandonne pas à l'état de froides et d'obscures mécaniques, ils ont besoin de toi, Djain, et moi aussi j'ai besoin de toi...

Evna

La vie et la mort s'affrontaient en toi sans que rien ne permette de déceler à qui reviendrait la victoire, mais l'inexplicable complicité des éléments me rendait folle d'espoir, bien plus folle que la raison ne le permet.

L'aurore m'avait réveillée auprès d'un cadavre, un cadavre humain animé de vie dont les doigts serrés enlaçaient les miens; c'est aussi ce lien désespéré qui me remplissait d'espoir, me donnant l'irrésistible envie de souffrir pour soulager sa souffrance, d'arracher au mal tout ce que je pourrais rendre au bien, d'aimer pour soulager la haine et la cruauté de toutes ces blessures. Il suffisait que je me dépasse, que je me dédouble pour être à la fois Djain et moi-même, et avant que je ne le comprenne je l'étais déjà, toi et moi, un être neuf et invinciblement puissant de toute son humaine impuissance.

Sans rien faire - comprends-tu cela -, par notre seule présence, par le seul contact de nos mains enlacées, nous étions déjà vainqueurs de ce que l'homme appelle la fatalité. Bien ridicule fatalité, à vrai dire, que peux-tu contre nous ? Déjà, tu es fatalité contraire, riche, généreuse et bienveillante, prodige d'une infinité de découvertes toutes aussi magnifiques les unes que les autres. Je me voyais à côté d'un cadavre, sur le sable, mais déjà je sens mes prolongements dans ta chair, la chaleur de ma poitrine, mes hanches, mes jambes qui sans te toucher ne font plus qu'un avec ta poitrine, tes hanches, tes jambes - des yeux je te caresse, d'une caresse bien plus douce et plus proche encore que celle d'une main, et mon âme t'aime d'un amour bien plus puissant que celui des sens.

Vous qui pratiquez l'amour à trois dimensions et trente deux positions, vous, peuple des sables, vous tous, humains qui croupissez et forniquez sur cette Terre, animés par l'amour aigu, obtus, exigü, ambigu des choses et des bêtes, je vous accuse d'ignorance, d'insensibilité, de bassesse, je vous accuse d'avoir détruit l'Amour par vos dérisoires manœuvres. Vaines, vos ridicules recherches d'un plaisir nouveau, tant que vous n'aurez pas ouvert votre esprit aux sens et aux dimensions nouvelles qui s'y attachent. Et si même par hasard vous les aviez découverts, je vous demande pourquoi vous en avez eu peur, de cette peur immonde qui vous fait dire que tout cela n'existe pas.

Humains, j'ai honte d'être humaine et de vous ressembler, mais je vous en conjure, soyez témoins de ma promesse : je ne suis plus de ce monde, je suis d'ailleurs et ailleurs je resterai toujours puisque c'est là et là seulement que se trouve la vraie vie, la vraie et donc la seule digne d'être vécue.

Djain, de mes mains, de mes gestes, de mes paroles et de tout mon être, je te porterai, je te guérirai et je te rendrai l'univers qui t'appartient et qui, si tu le veux, sera le nôtre.

Evna

Je ne décrirai pas le miracle. D'ailleurs, à quoi bon ? C'est en le vivant et uniquement en le vivant qu'on peut se rendre compte de ce qu'il est, de la magie et de la simplicité grâce auxquelles il prend forme pour finalement apparaître plus naturel encore que le plus infime des événements quotidiens.

Ce fut un long miracle, qui dura des lunes et des lunes, des jours et des nuits emplis d'une folie qui me semblait des plus

évidentes qui soient. Plutôt que de rester auprès de la source et du peuple des sables pour y soigner Djain, je m'étais enfuie avec lui sans même attendre qu'il fût en état de marcher correctement. Quel absurde instinct me commandait donc de l'entraîner, de le porter presque à travers ce désert que je connaissais à peine jusqu'aux limites de mes anciens horizons, quelle envie subite me poussa à nous éloigner de la mer, cette mer lourde et écœurante dont les vapeurs nauséabondes m'avaient semblé par un lien mystérieux avoir provoqué toutes les souffrances de Djain, personne ne saurait le dire et l'expliquer par une logique qui ne m'appartenait pas et que je fuyais plus encore que toute autre chose...

Peut-être, oui, peut-être espérais-je inconsciemment rendre à Djain ses collines et ses souvenirs d'un autre temps, oubliant dans mes rêves qu'elles n'étaient plus peuplées que de cadavres et de serpents. Peut-être aussi avais-je obscurément conscience que cette couleur, que je ne connaissais pas et dont Djain m'avait parlée en tentant de me décrire les arbres, était douée d'une magie capable de le rendre semblable à ce qu'il avait été avant. Sans doute, oui sans doute m'étais-je un peu trop perdue dans le rêve de ses yeux lorsqu'il me racontait tout ce qu'il avait vu et vécu avant de se retrouver là, à se faire cajoler comme un nouveau-né par cette femme au nom aérien d'Evna que j'étais devenue, sans trop en avoir conscience...

Ce supplice que je lui imposais, cette marche sur le sol brûlant du désert apparemment sans limites, sous le joug du soleil impassible, semblait lui rendre vigueur plus rapidement encore que s'il avait passé ses journées allongé, à se reposer et à se soigner.

Et c'est là que se trouvait le miracle : malgré la sécheresse du désert, malgré les quantités d'eau que nous utilisions à nous désaltérer et à nettoyer nos plaies, pas un instant le tam ne resta vide, pas un instant nous n'eûmes à craindre la soif : chaque fois qu'il s'allégeait, nous découvrions par hasard sur notre chemin une source ou le remplir.

De ce désert suintaient par mille endroits des gouttes de vie, et de ces quelques gouttes nous vivions ; non pas des oasis, mais simplement des excavations dans le sable où stagnait une eau plus ou moins limpide, parfois moins eau que boue, mais toujours suffisante pour combler tous nos besoins.

C'est à proximité de ces sources que nous nous accordions, aussi longtemps que dura notre marche, nos seuls véritables repos. Alors, lorsque la nuit tombait, une de ces nuits magnifiques ou Djain, ne sachant trop s'il se parlait à lui-même ou à quelqu'un d'autre, délirait en racontant des rêves merveilleux derrière lesquels on sentait une réalité bien plus forte et plus vivante que toutes les certitudes. Allongés sur le côté, face à face, nous nous évadions imperceptiblement vers le paradis qui nous attendait, nous en étions certains, hors des limites de l'espace et du temps, à l'autre bout du désert, sur la face cachée de la Terre qui nous portait, ouverte à tous les rêves et à tous les espoirs, sous des formes mouvantes, au gré du vent et des idées, toujours un peu irréelles mais combien plus agréables...

Djain était encore un infirme; j'étais sa sœur, et lui mon frère, peu important par quel miracle génétique, car nous l'étions par le sang et par les pensées, et c'est bien cela qui grandissait l'Amour nous unissant dans notre inconscience. J'avais un peu peur qu'il ne me prenne dès le début pour maîtresse, mais un lien secret l'en empêchait depuis bien longtemps : n'avait-il pas senti, sur la plage, cette complicité discrète qui ne pouvait être ni celle d'un corps, ni celle d'une maîtresse mais bien celle d'un être en tout point semblable à lui et ne faisant qu'un avec ses rêves ?

Il parlait, allongé, ses yeux perdus dans les miens et je lui répondais doucement, un peu enivrée par la sensation du poids de sa tête reposant sur mon bras étendu. J'étais certaine que Djain, si proche, si proche à ces moments-là, ferait pour toujours partie de moi-même. Il me reprenait alors l'envie de le serrer contre moi, au creux de mes reins pour faire jaillir,

exploser la certitude de notre fusion en un être unique et fou de bonheur. Mais son corps n'était encore qu'une déchirure douloureuse et bien trop sensible au moindre contact. Peu à peu, il est vrai, il se ressoudait, ses cicatrices se refermaient et disparaissaient lentement, au fil des jours et des nuits passés ensemble.

Il me semblait que si nous laissions jaillir toutes ces forces cachées en nous, cet Amour, cette tendresse, toute cette affection retenue, plus rien d'autre ne nous serait possible excepté nous aimer, nous aimer de toutes nos forces dans une étreinte perpétuelle et délirante. Qu'advierait-il alors du but de notre évasion, qu'en resterait-il si ce n'est qu'un rêve débile s'effilochant avec les jours ?

Il fallait marcher, marcher encore, marcher vers ce rêve et alors il surgirait un jour de la réalité, sa seule véritable destinée. Demain, oui, demain peut-être le sol se confondra-t-il avec le ciel, nous toucherons le soleil, la lune et toutes les étoiles, demain nous sentirons nous envahir la douce étreinte du rêve le plus beau mais aussi le plus fou, celui qui nous permettra d'échapper à nos enveloppes pour devenir vapeurs libres et dansantes, mêlées et emportées par le souffle d'un Amour nouveau que personne encore n'avait inventé.

Evna, air, et Djain, vent, le peuple des sables dans sa sagesse ignorante et figée nous avait laissé les plus beaux des noms en héritage. Féerie, évasion, ils nous avaient exclus de leurs lois et de leurs vies et par cela même nous offraient le plus merveilleux des paradis.

Au fil de leur progression, le rêve prit forme et bientôt chaque pas les en rapprocha plus distinctement. Ici, la courbe du désert se releva en une ascension douce et régulière ; là, surgirent du sol des rochers gigantesques ; plus loin, le désert se fit plaine, desséchée certes, mais au relief nettement formé par l'érosion et

non par les hasards du vent porteur de grains de sable. Le ciel gris bleuissait, peu à peu, et le soleil s'arrondissait en une boule éclatante, ses rayons n'étant plus diffus par l'atmosphère en une clarté pâle et uniforme.

L'horizon devint plus net et, un matin, on vit des collines au lointain, cernées de nuages. De ci, de là, de maigres taches de verdure, les premières qu'Evna avait l'occasion de voir. Djain s'arrêta, les désigna de son bras tendu et dit simplement : "là, des arbres."

On eut l'impression qu'ils se serrèrent un peu plus l'un contre l'autre, mais ils poursuivaient leur route sans quitter l'horizon des yeux. Ce n'était que des arbustes, de maigres fourrés tordus par le vent, ce vent qu'Evna entendit chanter la même chanson que son sang et son cœur, une chanson douce et paisible comme une caresse. Ils dormirent l'un contre l'autre, leurs têtes si rapprochées que leur souffle se mêla en une liqueur enivrante. Ce n'étaient pas les collines de Djain, mais des collines tout de même et cela suffisait à les rapprocher d'avantage : elles existaient.

La vision qu'ils eurent un autre matin du sommet d'une autre colline leur coupa le souffle ; leur ascension les avait portés au-dessus des nuages et là, devant eux, presque à portée de main, ils virent, se découpant sur le ciel clair, d'un bleu pur et vif, des montagnes magnifiques semblant émerger telles des îles d'un océan de nuages. Des montagnes aux flancs verdoyants, couverts d'herbe et d'arbres grands, forts, merveilleux ; le sommet de la plus grande d'entre elles était enchâssé de neige blanche, éclatante comme un joyau au soleil.

L'air leur parut ici différent de celui du désert, plus léger, libéré des milliards et des milliards de particules microscopiques qui empêchaient de voir la vraie couleur du ciel et du soleil.

Le vent poussait les nuages, leur imprimant des vagues et des courants doux, harmonieux ; seul le sommet de leur colline émergeait de cette mer - ils l'avaient à leurs pieds, presque palpable, enveloppant les arbres et les rochers les plus proches d'un flou irréel et beau. Une source coulait en contrebas et son eau, scintillante, dans une petite cuvette de sable, s'échappait d'un côté en une minuscule cascade, légère et glougloutante.

Ils restèrent là, sans dire un mot, toute la journée, ne sachant trop s'ils devaient ou non franchir cette mer qui les séparait de leur vision, un peu par crainte de la voir s'effacer telle un mirage ou de ne plus pouvoir émerger des nuages pour prendre pied de l'autre côté, sur ce qu'ils savaient à présent être le paradis, leur paradis...

Lorsque le soleil fut passé à son Zénith, ils descendirent se rafraîchir à la source, aspergèrent tout leur corps de cette eau pure et limpide qui les libéra de la poussière qui avait jusqu'à présent été leur seconde peau. L'eau leur rendit leur vraie peau, une peau neuve, douce, lisse et luisante au soleil ; ils rirent d'éclabousser tout autour d'eux en secouant la tête pour sécher leurs cheveux ; ils coururent, embrassèrent les arbres, caressèrent la mousse que leurs pieds foulaient doucement de peur de l'abîmer.

Une fois secs, ils s'allongèrent, riant aux éclats et se taquinant comme deux chatons joueurs. Djain avait nettoyé son tam et le laissait sécher au soleil. Il s'assit, s'absorbant dans la contemplation des montagnes. Elles devaient être encore loin, mais qu'était-ce comparé aux distances qu'ils venaient de parcourir sous l'océan brumeux de poussière qui s'étendait jusqu'à l'infini ! Il contempla Evna, allongée à son côté, et un frisson de bonheur le parcourût ; c'est à elle, Evna, Evna la fée, qu'il devait d'être là, et il se demanda un instant ce qu'il était, lui, Djain, pour qu'une déesse ait pu lui consentir autant de sacrifices. Mais il vit en la regardant que c'était non seulement à lui qu'elle les avait faits, mais aussi à cette nouvelle vie qui commençait à les animer tous deux, pour le bonheur qui leur

appartenait à présent que tout avait revêtu une nouvelle apparence.

Le soir tombait. Le soleil se couchant à l'horizon emplît peu à peu l'espace de colorations chaudes, phosphorescentes, embrasant le ciel et les montagnes dans une gigantesque explosion de bien-être et de douceur. La neige couronnait la montagne, magnifique rubis scintillant, éclatant de tous ses feux tel un second soleil radieux.

Il se retourna ; Evna voyait-elle tout cela ? Elle le voyait. Elle tendit sa main vers lui ; il la prit dans la sienne et sentit tout doucement les rythmes de l'univers l'envahir, l'envoûter pour le faire tendre de toutes ses forces vers sa compagne. Le feu du soir les embrasait tous deux. Imperceptiblement, ils sentirent la folie des planètes et des galaxies guider leurs pulsations, et ils s'enlacèrent pour ne former plus qu'un être étrange et vaste libéré de toute contrainte.

En un lent mouvement ondulatoire, ils attirèrent en eux les frissons d'un plaisir indescriptible ; l'esprit se fit chair, la chair esprit ; à eux deux, ils formèrent un autre monde, un univers complet, pourvu de sens et se suffisant à lui-même, faisant éclater de constellation en constellation toute la joie que contenait leur être. Ils glissèrent vers une autre sphère de l'imagination, noyau vital de la force cachée de leur nouvelle existence.

La folie avait retrouvé son sens ; les vibrations n'étaient plus celles du tam, mais celles d'Evna et de Djain ; tout bascula, se souleva et s'abassa aux pulsations de leurs cœurs.

Magie, folie, délire, envoûtement, déchirure du passage vers l'infini de l'infini, je gicle en mille parcelles se mêlant à elles-mêmes et au monde qui nous entoure. Je suis monde, univers, je suis tout, tout est moi, nous sommes tout, d'un seul tenant, un seul !...

T O U T ! ! ! ...

Evna

Cristal limpide de l'azur, transparence, clarté, savais-tu que l'espace est pur et qu'il peut être plus vierge encore que la neige des banquises inviolées ? Une fraîcheur légère, aérienne prend possession de mon corps dans une seule et douce étreinte. Le soleil commence à peine à faire rougeoier les montagnes qui le cachent encore et des nuages translucides, vaporeux les enveloppent. La rosée en perles diaphanes scintille sur l'herbe, la mousse, ton corps et le mien...

Immobile, la poitrine soulevée par ton souffle paisible et régulier - Djain ! Savais-tu que ta peau cuivrée est faite de velours, tes muscles fermes tout en douceur, douceur aussi ton visage endormi, tes cils noirs et veloutés - je me penche sur toi pour te remercier d'être là, et d'être toi. Une agréable tiédeur m'envahit d'un seul et long frisson, de haut en bas, du nord au sud, du zénith au nadir, investissant mes fibres une à une... brutal élan d'un plaisir indicible qui retourne mon corps jusqu'aux plus infimes de ses parcelles, qui inverse les pôles de toutes mes molécules pour me faire tendre tel un aimant vers toi, Djain, vers ta chair douce et fraîche qu'un signe parti du plus intime de nous-mêmes transformera en un paradis viril et sans frontières.

Ma main fouille la surface de ton corps d'une imperceptible caresse, suivant ton bras, ton épaule, ton buste et ta poitrine moulés d'un seul tenant vigoureux et puissant, descend vers le velours de ton ventre, la face interne de ta cuisse, cerne ton genou puis remonte vers ton sexe et son nid léger ; mais déjà ton bras doucement m'a emprisonnée et je mords ta poitrine à pleines lèvres, j'envahis le creux de ton épaule, je happe le bord de ton cou que je remonte jusqu'à l'oreille, je tire et je

mordille son lobe, coussin voluptueux de mes dents qui s'y impriment...

... Ah !... Bouche ouverte, je t'emprisonne de mes jambes, je caresse ton visage de mes joues, je suis des lèvres ton nez et tes sourcils, j'investis tes paupières tandis que nous roulons sur le côté... ton poids me livre à tes ondulations à toi, à tes bras qui enlacent, l'un ma nuque, l'autre mes reins...

Je sens ton sexe explorer mon aine, ta langue pénétrer ma bouche et d'une lente invasion tu t'introduis en moi, entre mes lèvres fermes et humides... je te sens te fondre en moi jusqu'au centre de mon corps, tu me dissèques jusque dans les profondeurs les plus intimes, tu m'allumes en un brasier gigantesque et envoûtant et j'aime, j'aime ça - je t'aime, Djain... mon sexe t'emprisonne de toute la vigueur de son étreinte et ce sont tes jambes à présent qui enlacent les miennes, rendant plus cuisante encore la violence des frissons qui parcourent mon corps... tu me tiens, me pétris, m'écartèles, m'enfonces, me déchires et la tête rejetée en arrière j'oublie le temps, le lieu, les choses pour me livrer à nos propres pulsations, celles du va-et-vient de nos muscles, nos corps et nos cœurs qui ne font plus qu'un, dans un gigantesque cri de douleur, de détresse et de bonheur, le cri de la délivrance...

La tête sur ma poitrine, tu t'abandonnes à un rêve merveilleux de douceur et de volupté, et moi je caresse tes cheveux d'un geste inconscient, envahie par la certitude qu'un autre monde existe, qu'il est là, tout près, et qu'il nous attend...

Vers les montagnes, Djain et Evna partirent main dans la main ; ils se noyèrent, peu à peu engloutis par le brouillard et les fumées.

Pas à pas, ils rejoignirent l'enfer qu'ils avaient quitté pour un jour et une nuit de paradis irréel, fait de visions transparentes et lumineuses comme même en rêve ils n'en avaient jamais eues.

Mais n'était-ce pas un nouveau rêve, plus fou, plus envoûtant que les précédents, fait en commun par le nouvel être qu'ils formaient par la fusion de leurs deux personnes et par chacun d'eux séparément, conjuguant ainsi la féerie en une infinité de combinaisons multiples et nouvelles ? Autour d'eux, la végétation se fit aussi rare et aussi torturée qu'auparavant. Mais eux, ils passaient en voyageurs émerveillés venus d'un monde étrange et glissant sans heurt vers un autre monde différent et bien plus beau encore.

La terre se fit sable et le sable poussière. Le soleil à son tour, peu à peu digéré par l'atmosphère, ne fut bientôt qu'une lueur vague et uniforme.

Plus trace des montagnes ; avalées par les vapeurs opaques, elles avaient disparu pour céder place à la fade uniformité du désert. Vers quoi marchaient ces enfants d'humains, absorbés par leurs songes, regardant loin devant eux un point qui n'existe pas et soulevant de leurs pieds la fine poussière, linceul sépulcral de la Terre toute entière ? Ho là ! Enfants d'humains, en quelle direction errez-vous, auriez-vous donc perdu la raison pour qu'un inexplicable sourire illumine vos visages, vos deux visages à vous, enfants perdus dans le désert ? Nul regard humain n'a vu ce que vous avez cru voir, nul ne croira votre délire sans fondement, nul esprit ne suivra dans leur folie vos âmes errantes. Le bonheur n'existe pas, la joie n'est qu'un masque dont votre imagination revêt toute chose, de quel droit ignorez-vous la mort qui vous guette dans ce désert assoiffé d'eau et de sang ?

Tout est inutile, tout effort est vain, ridicule, arrêtez-vous donc là, terrez-vous avec le peuple des sables dans les grottes du désespoir impassible, effacez tout cela pour redevenir et rester les fils de la civilisation de l'oubli, ne tentez pas les dieux par votre sacrifice inutile.

Le néant est néant et vous n'êtes qu'une infime partie de ce néant, une étincelle au sein de l'obscurité, vide dans le vide

immatériel d'un univers privé de sens. A quoi bon vos espoirs, à quoi bon votre élan alors que la seule issue est celle de la résignation, cette résignation qui vous étouffe sans cri et sans douleur, celle qui vous éteindra sans que personne ne s'en aperçoive - étincelle ! Étincelle insolite dans l'insolite solitude, laisse crever ta flamme, ta chaleur ridicule ne saura réchauffer les glaces du vide sidéral, car elles te boufferont sans qu'il ne reste rien de toi, aucune trace si ce n'est une poussière parmi les poussières, ainsi qu'il est écrit, ainsi que le veut l'ordre des choses.

Étincelle ! Je t'ordonne de disparaître, ne vois-tu donc pas qu'ils ne te laisseront pas de place où devenir flamme, feu ou bien même brasier ? Étincelle, dessèche, tu sais bien que tu n'as aucun sens, aucun souffle, aucune portée qui te rendrait digne d'être ce que tu es. Étincelle, il n'y a pas de place ici pour ta lumière, tu es d'un autre monde - ta place est ailleurs, un ailleurs qui n'existe pas et qui n'a jamais existé, pas même dans la tête des hommes, tes semblables. Étincelle ! Djain, Evna, vent, air, vous savez bien qu'il n'y a ni vent ni air dans les poumons du néant, vous n'êtes qu'illusion, illusion tragique et par la mort finissent toutes les tragédies.

Étranges passagers d'un vaisseau irréel venu de quelque part où les sentiments sont rois, deux enfants traversaient en rêve tous les déserts de la Terre, de la Lune et des milliers et des milliers de planètes, de galaxies qui ne sont, chacun le sait, que des déserts parmi tant d'autres.

Ils ressuscitèrent un matin à la clarté qui avait donné un corps à leurs ombres. Ils escaladèrent le flanc d'une montagne pour dominer la vallée qui, telle un fjord, s'ouvrait à la mer de nuées par une déchirure étroite et profonde découpée par le hasard du relief et des rochers. Là, la verdure resplendissait, fraîchement lavée par la rosée. Plus loin, la déchirure s'ouvrait sur l'étendue

mouvante qui, jusqu'à l'horizon, ne formait qu'un bloc flou mais sans faille et privé de transparence.

Au-dessus de Djain et d'Evna, les arbres, puis l'herbe, à nouveau des arbres et enfin la neige dont la blancheur éclatait au soleil au point d'en blesser les yeux. Sous leurs pieds, l'herbe et la mousse, tapis de velours fait de tendresse et de douceur.

Dans les arbres aux larges feuilles, des fruits en grappes aux odeurs enivrantes. Partout, sur le sol, les branches et dans l'herbe, des animaux de toutes tailles, toutes formes, toutes espèces glissaient en mouvements furtifs et discrets, presque invisibles tant ils faisaient corps avec la nature paisible ; des bruits gais, légers, des cris d'oiseaux et des appels doux de mammifères faisaient vibrer l'air en une tendre et vivante symphonie qu'accompagnait le bruissement des feuilles caressées par un vent imperceptible. Entre les cimes des arbres et des montagnes, le bleu de l'azur que rien ne troublait ; la nature était en fête, elle fêtait la vie.

Djain et Evna vivaient, sans un geste, sans une parole, serrés l'un contre l'autre, animés d'une joie vibrante et inexplicable, tout comme ce qu'ils voyaient, entendaient, ressentaient. Ils sombrèrent, emportés par un flot de bonheur.

Ils mirent des lunes et des lunes pour s'adapter à leur nouvelle vie ; les animaux mangeaient des insectes, d'autres animaux ou des fruits. Ils firent de même, découvrant la chair juteuse et sucrée des fruits de plantes ou d'arbres. Ils découvrirent une infinité de parfums et de saveurs, et s'aperçurent que leurs propres corps avaient eux-mêmes un parfum. Ils apprirent à se déplacer à la manière des biches et des cerfs aux mouvements doux, agiles et précis. Les oiseaux volaient, et ils les imitèrent par l'imagination, butinant les moindres fleurs, goûtant à chaque source, se posant sur la moindre brindille. Ils suivirent pendant des jours le lit d'un ruisseau, découvrirent les poissons,

jouèrent avec eux, tentant de les poursuivre dans l'eau, leurs pieds éclaboussant tout autour d'eux.

Le ruisseau se jetait dans un lac et ils s'y jetèrent aussi, émerveillés par tant d'eau pure et limpide comme celle d'une source, cristalline et bien plus légère que l'eau de la mer qu'ils avaient fuie. Ils se séchèrent sur la berge en pente douce, en compagnie de quelques lézards.

Ils s'aimèrent à en perdre le souffle d'une union perpétuelle et vagabonde, comme des papillons. Ils s'amusèrent de se découvrir sous leur nouvelle forme, dans leur nouvelle peau ; ils étaient beaux, tout était beau comme la vie était belle. Ils s'enivrèrent de vie et de gaieté, naquirent à une nouvelle jeunesse que leur physique d'adolescent rendait plus belle encore. L'harmonie du corps d'Evna, la vigueur de celui de Djain se fondirent régulièrement en un brasier d'Amour, une gerbe éclatante de bonheur et de joie de vivre.

Ils oublièrent le passé comme on oublie un mauvais rêve, le gardant caché dans la brume des souvenirs mais n'y songeant guère, fous qu'ils étaient de leur présent. Ils n'avaient plus de dieux, ni bons ni mauvais, car ils étaient leurs propres Dieux.

Mille fois, les montagnes vibrèrent aux rythmes du tam et de leurs propres pulsations ; mille fois, le soleil et la nuit se marièrent en des aubes et des crépuscules envoûtants, mille fois ils se firent complices de leur nouvel univers. Mille matins, ils naquirent en sachant qu'il y aurait d'autres matins et d'autres encore, que demain n'était plus peut-être mais demain tout simplement, que demain, c'était certain, il y aurait des jours et des jours où nous serons ce que nous sommes et ce que nous avons toujours été, heureux, fous de joie et fous d'Amour, fous de vivre... D'un souffle unique et mystérieux, tout respirait d'une paix tranquille et indestructible.

... Alors demain, demain peut-être ils auraient un enfant, puis deux, deux enfants qui seraient heureux et qui n'auraient pas besoin de cacher leurs rêves et leurs questions dans des yeux

tristes. Alors demain, la vie pour eux aurait un sens, un seul et unique sens qui détruira tous les autres, et ce sens sera le bonheur. Aujourd'hui puis demain, puis une multitude de lendemains qui ne seront qu'un présent infini, infiniment heureux.

... Volupté. Glissement, frissonnement de l'atmosphère ; du zénith au nadir, du nadir au zénith, une seule et longue réponse. Peut-être...

Seconde partie

... sentiments... dématérialisation de l'objet qui se fait le prolongement de l'être.... Djain et Evna avaient un corps, montagnes, des doigts, arbres, fruits, végétation, des pensées, univers, des questions, nuages, un idéal - soleil, paix, bonheur, chaleur, vie... En cela, ils étaient leur propre univers à eux, ils étaient tout et tout se fondait en eux-mêmes.

Sans trop s'en apercevoir, ils prirent peu à peu conscience de la force contenue dans les éléments et ils devinrent eux-mêmes forts de la certitude que rien de tout cela ne les abandonnerait s'ils ne forçaient pas cet abandon. Ils surent que l'homme avant d'être homme est un enfant, et enfants ils se confièrent à la Terre et à l'univers pour devenir pleinement humains, réinventant mille visages à chaque objet, à chaque élément, à chaque plante.

A quoi bon matérialiser ces nouveaux visages ? Rien ne les rendrait plus beaux qu'ils ne l'étaient dans leur imagination par leur multiplicité variable, mouvante ainsi que les nuages et nul n'était besoin pour eux de les modeler, les travailler, les déformer, les torturer pour qu'ils prennent vraiment ces visages. Une grotte n'était plus seulement grotte, mais aussi nid, refuge, vagin d'une infinité de vies et de merveilles insondables. Un arbre cessait d'être arbre pour se faire protecteur nourricier mais aussi poésie avec la chanson de ses branches dans le vent, le frissonnement de ses feuilles, la rudesse de son écorce et la robustesse fragile de ses formes, torturées ou avantagées par les éléments. L'eau devenait, plus que liquide, nouvelle atmosphère purifiante et fraîche, limpide, où chaque mouvement se transformait en caresse comme dans un monde où la violence serait crime et où on ne connaîtrait que

tendresse, douceur et pureté. L'air et le vent, évasion, rêve, voyage ; la Terre, paradis, jardin ; le soleil, Dieu.

Comment auraient-ils pu savoir qu'en un monde passé qu'ils ignoraient, les hommes avaient tué la nature parce que sans la comprendre ils croyaient devoir la craindre, se fabriquer des paradis artificiels où le quotidien serait caricature de l'enfer, comment auraient-ils pu se douter qu'en ce monde où tout est liberté ces hommes-là avaient inventé leurs propres chaînes ?

Oui, le vent chantait dans les arbres comme le cœur de Djain dans sa poitrine et sur ses lèvres. Oui, l'air frissonnait comme Evna frissonnait de bonheur. Et pourtant, sur cette même Terre, les hommes avaient eu peur un jour de manquer de charbon, puis de pétrole, puis d'énergie atomique et chimique sans se rendre compte que l'énergie ils l'avaient en eux, autour d'eux, partout, tellement évidente qu'ils oubliaient de s'en apercevoir. Le monde pétait autour d'eux et la brutalité des événements de toutes sortes n'aboutissait qu'à les bloquer encore plus dans leurs ridicules certitudes.

"Le pétrole manque, je cherche une pompe à essence", voilà ce qu'ils se disaient, se cramponnant à l'artifice comme s'ils n'étaient eux-mêmes qu'artifices. Mais homme, tu es né de la Terre, de l'univers et l'univers t'a donné de quoi t'animer et te faire vivre ; que cherches-tu de plus ? Rien ne te rendra plus que tu n'es au fond de toi-même, et si tu n'es rien, rien non plus ne fera de toi quelque chose. Tout objet n'est que gadget s'il ne sert dans ton esprit qu'à être utile à quelque chose. Alors supprime l'objet, et il te restera le désert et les nuées, le néant dont pourtant ont surgit Djain et Evna pour découvrir, réinventer, créer ce qu'ils étaient au fond d'eux-mêmes d'hommes heureux, fous de vivre dans ce qui paraît le plus logique, le plus banal, le plus simple des environnements et qui est en réalité le plus complet, le plus indispensable et le plus compliqué de tout ce qui vit sur cette Terre : la nature, et non l'artifice.

Des milliers de fois, on a fait l'éloge de l'imagination et c'est des milliers d'artistes qu'on a vénérés. Mais on a bel et bien oublié de dire l'essentiel : l'imagination, elle, se trouve en nous et en tout ce qui existe, et non dans ce qu'en vérité on détruit tout en prétendant créer. C'est l'esprit, et non les formes qu'il faut modeler, car l'artiste se trouve en nous-mêmes et en personne d'autre. Aucune toile n'est belle s'il n'est d'yeux pour l'admirer, et pourtant il suffit d'yeux et d'un peu de poésie pour changer tout ce qui nous entoure en la plus magnifique des toiles, car celle-ci est vivante. Si pour donner forme à l'imagination on est obligé de tuer ce qui lui donne vie, alors il vaut mieux lui laisser vie et se contenter de rêver la forme, qui n'en sera que plus belle. Les artistes sont des fous qui rêvent, mais ceux qui traquent la réalité pour n'en faire qu'un futur sans âme sont des criminels, fous aussi mais dangereux.

Il a fallu des milliers et des milliers d'années, des armées d'ordinateurs pour baptiser, dénombrer, peser, classer les étoiles et personne ne s'en est trouvé plus heureux. Pour Evna, pour Djain, une infinité d'étoiles sans noms scintillait dans le ciel et c'est cela qui faisait battre leurs cœurs, l'inconnu, le prodige, le merveilleux : il y a des étoiles et moi, je les vois, je vis, je suis étoile.

Parce qu'il a des poumons, l'homme respire ; parce qu'il a un esprit, il pense et il rêve. La nuit se tissait en un voile léger et protecteur. Djain avec Evna pensait que rien n'est plus beau qu'exister, et ils rêvaient ensemble que tout cela durerait pour l'éternité. Sur terre, il restait un îlot de nature et de bonheur, et c'était eux les naufragés, les Noés à qui le cataclysme avait enlevé tout compagnon, noyé dans ce qu'il restait de la boue des erreurs humaines. Main dans la main sur la montagne où leur arche imaginaire avait échoué, ils contemplaient leur univers grand, immense comme des millions et des millions de galaxies. Mais peut-être était-ce eux qui étaient très petits, et cela n'avait aucune importance puisqu'ils vivaient. Noyau des planètes et de l'univers, ils gravitaient dans un monde où

demain était aujourd'hui, présent du futur et du passé en une conjugaison merveilleuse de tout ce qui pouvait être beau.

Evna

Nous ne connaissions jusqu'à présent que le jour et la nuit. Au rythme des lunes, je découvris avec Djain qu'il y avait aussi des saisons, que le monde et la nature avaient leurs propres battements, leurs propres périodes qui voyaient le paysage et le moindre de ses éléments changer de forme, de couleur et de consistance.

Nous étions arrivés au printemps. En même temps que l'univers, nous vivions notre propre printemps, de connivence avec la nature et nous faisons partie de cette naissance vaste et universelle. La moindre de nos découvertes, nous la ressentions dans ses plus infimes détails jusque dans les fibres de notre chair et de notre esprit. Des oiseaux qui s'aimaient, nous donnions sans doute l'étrange reflet nous posant çà et là, toujours ensemble, construisant notre nid de bonheur dans l'immensité des montagnes qui nous abritaient. Là, la pluie n'existait pas uniquement sous forme d'orage : les vents fous et la pluie tiède du printemps lavaient et bouscuaient tout sur leur passage, et avec la féerie des branches secouées par les caprices de ces souffles éternellement nouveaux nous nous laissions emporter par cette pureté magique et insolente. Tandis que fleurs et bourgeons s'ouvraient, se défroissaient feuille après feuille, pétale après pétale, nous sentions nos âmes et nos cœurs s'ouvrir et se défroisser, se multiplier en se créant mille et mille prolongements partout dans notre corps, tissant à

travers notre être tout un réseau ténu de sensations jusqu'alors inconnues.

Intensément, nous vivions au milieu de cette vibration universelle qui enveloppait tout d'une tendresse prodigue, d'une infinité d'événements minuscules. Ensemble, ils formaient une gigantesque draperie multicolore, et ces infimes explosions se conjuguèrent en un seul brasier de bonheur et de joie nous consumant de toutes ses flammes. Bousculés, investis par cette multitude de molécules pétillantes et gaies, nous étions les miroirs de cette folie envahissante et nous faisons corps avec elle.

Lentement, imperceptiblement, l'été s'installa et nous donna cette maturité tranquille, intense dont chaque arbre, chaque plante, chaque être se trouvait envahi. Dans quelques orages éclatant en immenses feux d'artifice, nous fêtions reconnaissants, la paix dont chaque jour était fait, cette paix douce et chaude qui faisait à présent partie de nous-mêmes et que nous n'en pouvions plus de contenir.

Sous la chaleur du soleil, partagés entre la plage, l'eau du lac sans rides, la fraîcheur des arbres et de la verdure, nous sentions en nous la saveur tendre et sucrée des fruits qui mûrissaient tout autour de nous. La chair de Djain était douce et tiède, plus encore, peut-être, que la mienne. D'adolescents, nous étions devenus homme et femme, et cette évolution nous paraissait normale, heureuse tant elle nous procurait de contentements.

Adultes, nous étions par notre essence le prolongement de l'enfance et toutes ses merveilles se retrouvaient en nous, pleinement développées et non atrophiées comme chez les adultes du peuple des sables. D'eux, qui pourrissaient dans leur oubli, nous n'avions plus rien, pas même l'apparence. Si leurs corps ne grandissaient plus, figés dans leurs dimensions comme un scarabée dans sa carapace, nos proportions par contre avaient revêtu la beauté et l'harmonie de cette

symphonie vivante qu'était notre univers ; musclé, cuivré, le corps de Djain était l'exact complément du mien, que nous ne soyons qu'ensemble ou que nous nous unissions dans l'étreinte libératrice de l'Amour qui confondait nos deux êtres au point de n'en faire qu'un.

Car cette paix tranquille protégeait encore mieux le tumulte de nos sentiments, en une apothéose idéale et sans heurts. Immobiles, nous n'en étions que plus pleinement, plus intensément nous-mêmes jusqu'à nos plus profondes racines. Confondus, étroitement mêlés à l'univers et aux éléments qui nous entouraient, nous échappions aux frontières de nos enveloppes pour être tout et pour ne faire qu'un avec tout. Qu'un animal lèche sa compagne et je me sentais envahie par la tendresse que Djain éprouvait pour moi, et je crois qu'il le ressentait lui-même de la même façon. Tout amour extérieur se faisait ainsi nôtre, par le truchement des multiples liens qui nous rattachaient à ce monde.

Soleil, vents et marées, tout cela faisait partie de notre chair comme nous en faisons nous-même partie. Soleil, vents et marées, sable chaud de la plage où mon corps s'incrustait pour y marquer sa place d'une marque éphémère, où et comment pourrait-on trouver plus étrange et plus réelle connivence avec l'univers ? Sous le sceau de la plénitude liant chaque chose à celles qui les entouraient, nous avons vécu cet été notre propre plénitude et rien ne saura l'effacer, pas même la plus cruelle des déchirures que sera notre mort, l'arrachement à la vie et au bonheur qui nous avaient été donnés cette année-là.

Après l'été, l'automne et la féerie de ses couleurs nous invitèrent à partager encore avec toute la Terre les beautés que nous n'en finissions plus de découvrir, avant de les cacher en nous-mêmes afin de les protéger des gelées futures. Des bras largement ouverts, nous courrions ensemble à la poursuite des feuilles que le vent emportait autant qu'il nous emportait nous-mêmes. Jamais je ne vis plus étrange tableau que le jour où

Djain lui-même devint vent, symbole universel de cette liberté qui était la nôtre.

Jamais il ne m'emporta, moi, Evna, air, avec autant de violence impétueuse et gaie, jamais je ne fus aussi heureuse de me sentir soulevée par la flamme qui l'animait. Y aurait-il vent sans air, l'air est-il possible sans vent ? Unis, rien ne pouvait nous séparer tant notre fusion était complète. Le cadeau que nous fit l'automne, c'était le plus beau des cadeaux, la certitude que nous ne serions rien l'un sans l'autre et que chacun grâce à l'autre avait le droit d'être lui-même.

A présent c'est l'hiver. Blottis l'un contre l'autre, additionnant nos chaleurs dans la pénombre de la grotte qui nous abrite depuis l'apparition du froid, nous profitons de ce répit que la création nous accorde pour recenser notre fortune, cette fortune invisible qu'est la vie, la fortune inestimable que nous offre l'existence. Si, dans le flot des saisons, l'hiver nous en laisse le temps, ce n'est que pour mieux tenir sa promesse qu'il y aura de nouveaux printemps et de nouveaux étés, grâce au souffle invincible de la nature et des éléments qui, sous des nuages de poussière, étaient corrompus.

Quoi de plus beau que d'être seuls, loin de la vision d'autres humains qu'on a du mal à appeler hommes ou femmes, tant ils ressemblent à cette mer rigide, nauséabonde auprès de laquelle ils ont élu domicile. Pour le peuple sous-terrain, il est difficile d'éprouver la moindre pitié, car il a perdu depuis longtemps déjà le sentiment d'être vivant... Des cadavres animés, tels des pantins, par les incompréhensibles ficelles du non-être, du non-esprit, du non-devenir n'ont aucune prétention au bonheur. Mais y sont-ils pour quelque chose ? Sans doute; vivre, c'est être égoïste de sa vie et de ses sentiments, au sens premier de

l'égoïsme, partisan de l'être et de la vie, ouvert sur tout ce qui permet d'être et de vivre.

Djain et moi, nous sommes égoïstes et c'est grâce à cela que nous avons eu la force de venir à la rencontre du bonheur, fuyant le peuple sous-terrain, le peuple des hommes-taupes. Un égoïsme que n'anime nulle haine, uniquement l'amour illimité de tout ce qui nous anime et nous entoure. Monde, Terre où l'égoïsme n'est qu'un égoïsme de biens et d'argent, irrémédiablement fermé sur tout ce qui permettrait la véritable vie, tant que ton égoïsme sera cet égoïsme là jamais tu n'auras droit au bonheur, car ton plaisir se limite à la ridicule satisfaction de posséder quelque chose tout en n'étant rien, rien qu'une enveloppe destinée à contenir, à absorber au lieu de s'ouvrir et de disperser autour d'elle tous les germes d'Amour et de vie qu'elle pourrait contenir et faire naître.

C'est pendant l'hiver que sur et sous la terre se préparent à l'amour et à la vie tous les germes, et celui qui ne veut pas le savoir ne sera jamais germe lui-même. Vous, vous tous qui l'avez oublié, essayez au moins de le comprendre et peut-être un jour naîtrez-vous au bonheur et aux joies auxquelles vous n'aviez plus droit. Sinon, terrez-vous sous le sol, continuez à vous mentir et vous resterez ténèbres dans les ténèbres, néant dans l'obscurité.

Mais moi, avec Djain, j'attends le printemps et c'est pour cela qu'il est déjà un peu là, au fond de nos cœurs, à animer nos espoirs d'une joie sans limites. Hiver, je te remercie d'être hiver car sans espoir la joie n'a pas le temps de devenir joie et le bonheur hésite à devenir bonheur. Entre plaisir et déplaisir, malheur et bien-être, il est heureux que nous connaissions l'une et l'autre faces de l'existence, car c'est cela même qui nous permet de choisir, non pas en aveugles mais les yeux grands ouverts sur ce qu'on appelle espoir ou idéal, même si l'idéal ne vient que s'il existe un espoir pour aller à sa rencontre...

...Entre tout ce qu'il m'est permis de choisir, je choisis de rester moi et de rester auprès de Djain, maintenant et pour toujours... toujours... Toujours....

Il arriva un nouveau printemps, qu'ils reconnurent à une infinité de signes imperceptibles et pourtant évidents à des yeux qui savent et veulent les voir. Il sembla que tout devait recommencer comme avant, et effectivement cela recommença l'espace d'une saison. Pourtant, ce n'est pas le bonheur qui est le plus difficile à atteindre, mais surtout sa fusion quotidienne avec la vie. Cette fusion se réalisa à nouveau pour Djain et pour Evna, et elle se serait réalisée chaque jour s'ils n'avaient pas commis une erreur. Mais peut-on appeler erreur cette curiosité, cette soif de découvrir et de connaître qui animait ces deux enfants d'homme comme elle anime tout homme véritable ?

Tout paradis a sa pomme, et le serpent qui pousse à la mordre n'est en fait que la curiosité un peu trop exigeante des enfants du paradis. Il ne faut pas leur en vouloir, car enfants du paradis nous-mêmes nous ferions la même chose, avec moins de naïveté, certainement, qu'Evna et Djain et par cela nous serions moins innocents encore qu'eux-mêmes.

Ce que Djain découvrit un matin dans le sable d'une source lui parut tout aussi beau, tout aussi merveilleux que le reste. Ce n'était ni serpent, ni pomme, mais tout simplement un petit objet cylindrique, brillant, poli par le sable et l'eau, terminé à une extrémité par un bout lisse et arrondi, d'une forme parfaite. Jamais encore dans la nature il n'avait constaté semblable symétrie, semblable perfection dans une forme ou dans une surface. Il serra l'objet dans sa main, l'emporta, le montra à

Evna et, avec vénération, ils le conservèrent tel un bijou ou un talisman.

Par quel caprice décidèrent-ils ce jour-là de quitter le lac et son rivage ? Ni l'un ni l'autre ne sut se l'expliquer ; peut-être était-ce tout simplement par envie de connaître mieux montagnes, forêts et prairies. Peut-être désiraient-ils se rendre compte de l'étendue de leur domaine; peut-être aussi, tout compte fait, l'objet découvert par Djain était-il une balle de revolver. Mais comment aurait-il pu le savoir ?

Ils partirent donc, foulant l'herbe des prairies, escaladant les rochers des montagnes. Ils partirent, marchant le jour, dormant là où la nuit les surprenait et se réveillaient au petit matin, émerveillés par la beauté du monde qui les entourait, les yeux encore envoûtés par ces rêves qui faisaient frissonner leurs corps enlacés. Alors ils repartaient, repartaient, repartaient toujours, chaque matin vers un autre lendemain où ils pourraient rester ou repartir, au gré de leur folie vagabonde assoiffée de découvertes nouvelles et plus magnifiques encore que les précédentes.

Cela dura tout l'été et jusqu'à la fin de l'automne. Des découvertes, ils en firent chaque jour, à chaque instant; mais elles finissaient par se ressembler toutes, parce que si l'univers est ce qu'il est il ne faut pas lui demander de ressembler à un autre univers, et encore moins de devenir autre.

Ils marchèrent dans les montagnes jusqu'à l'autre rive, là où reprenait l'océan de nuées ; ils s'arrêtèrent au bord de cette mer, regardèrent au crépuscule le soleil y sombrer mais le tam résonnait d'une étrange manière, peut-être parce qu'il contenait, non plus de l'eau, non plus seulement de l'air mais aussi le petit objet que Djain avait trouvé dans la source.

Ils repartirent à l'aube dans une autre direction, s'éloignant à nouveau du rivage et des nuées maudites. De la crête des montagnes, ils suivirent monts et vallées, torrents et rivières, et chaque montagne en cachait une autre, chaque vallée

aboutissait à une vallée différente, plus large ou plus petite, mais toujours vallée.

Par endroits, le flanc d'une montagne devenait falaise et de là ils surplombaient des gouffres sauvages ou l'eau trouble et tumultueuse, couverte d'écume blanchâtre, attaquait sans relâche son lit de roches déchiquetées ou arrondies, selon leur nature ou leur âge. Leur vue plongeant dans ces gorges et ces courants rapides, ils se sentaient comme emportés à toute vitesse par l'illusion qu'eux-mêmes se déplaçaient alors que l'eau restait immobile. De mille manières, ils furent pris de vertiges enivrants et combien agréables...

Ils gravirent d'autres montagnes encore puis un jour, en surplomb d'une vallée, ils firent leur dernière et plus surprenante découverte : là, tout au fond, blottis près d'un ruisseau, des cages minuscules et des êtres humains qui, tels des fourmis, grouillaient d'une vie fébrile et insolite. Des hommes...

Tout être dit civilisé s'étonne en découvrant des êtres appartenant à une civilisation différente. Ainsi, les citoyens de Spartolis, centre du Monde, dernier noyau de Culture au sein de la Terre dévastée, eurent-ils un beau matin la surprise de voir descendre de la montagne deux êtres à mi-chemin entre l'homme et la bête, d'une beauté éblouissante, mais Visiblement dépourvus de toute éducation.

Les citoyens de Spartolis étaient des gens instruits. Aussi lorsqu'ils virent s'approcher de la ville ces deux mammifères de race humaine mais ni blancs, ni jaunes, ni noirs ni même rouges, comprirent-ils immédiatement quel danger ces êtres représentaient pour eux. Pensez donc ! Des gens nus,

impudiques, vraisemblablement analphabètes, aux cheveux longs et sans doute couverts de vermines !

Par chance, le Grand Ordonnateur, aussitôt prévenu, ne fut pas long à réagir. Il envoya sur-le-champ des Uniformités accueillir, ou plutôt cueillir ces visiteurs étranges et certainement redoutables. De par sa position au cœur du monde, Spartolis ne pouvait se permettre d'ignorer ces sauvages et de les laisser par leur scandaleuse tenue choquer la population et peut-être même - outrageuse éventualité - pervertir les jeunes de la cité, encore si influençables. La seule solution pour les soustraire aux yeux de la société était naturellement de les mettre à l'ombre, et c'est ce qu'on s'empressa de faire par l'intermédiaire des Uniformités.

Il faut dire que les décadents, tout surpris qu'ils étaient par la découverte subite de tant de choses nouvelles, n'opposèrent qu'une faible résistance aux agents qui se chargèrent de les mettre en lieu sûr. Mais quelle émotion le spectacle provoqua-t-il parmi les honnêtes citoyens du Centre du Monde ! L'opération eut beau être dûment conduite, conformément aux règlements et avec les précautions d'usage, les commères et vieillards qui en furent témoins, aussitôt dispersés, ne s'en égaillèrent pas moins dans la ville pour porter promptement la nouvelle à toute oreille en état d'ouïr.

Bientôt, la ville ne fut plus qu'une ruche bourdonnante d'étonnantes rumeurs, selon lesquelles des êtres primitifs et brutaux auraient été capturés alors qu'il se portaient à l'assaut de la civilisation. Barbes agressives, chevelures abondantes, bestialité sauvage et destructrice, rien ne manquait au tableau qu'en brossèrent, dans leur langage gesticulant, les commères. Chaque bouche, chaque oreille se trouva ainsi réquisitionnée à cette tâche noble et inespérée qui, enfin, allait quelque peu animer la ville comme par un grain de folie qu'aurait généreusement semé un esprit débile et facétieux. Du coup, le directeur rédacteur éditeur de l'unique journal de Spartolis fut réveillé, douché, secoué, tiré de sa torpeur, de ses

communiqués et bulletins officiels : il fallait publier l'événement dans les plus brefs délais. Cela fait, professionnels et volontaires diffusèrent le "World's Analyse" - c'était le nom du journal - jusqu'au dernier recoin habité par âme douée de cervelle et pourvue d'apparence plus ou moins humaine.

Agrémenté de quelques dessins évocateurs et bien plus éloquents encore que le texte, le papier renforça simultanément l'émotion et les actions du journal. On imaginait déjà des hordes de sauvages se lançant à l'assaut de la ville, la saccager, y mettre le feu de toutes parts. Le Grand Ordonnateur eut grand mal à rétablir un peu de raison dans ces esprits trop imaginatifs. Dans l'éloquent discours qu'il tint au peuple réuni, il stigmatisa le risque que ferait courir à tous une invasion de la cité par des forces étrangères, appela à la solidarité générale et en profita pour faire voter, à l'unanimité bien entendu, de nouveaux crédits très importants destinés aux forces de l'Uniformité. On l'acclama, la foule enthousiaste lui rendit honneur, serra sa main, baisa ses pieds et tout se termina dans la meilleure ambiance aux cafés et aux restaurants de la ville.

Là, chacun sut faire preuve de son courage, que dis-je, de son héroïsme en se déclarant prêt à brûler la cervelle au premier dévêtu qui se présenterait. Car l'esprit civique n'était pas la moindre qualité des Spartolois, derniers héritiers de la civilisation de la lumière et de l'énergie, seuls possesseurs du savoir sur cette Terre.

Pendant ce temps, un peu oubliés au milieu de l'animation générale dont ils étaient inexplicablement la cause, Djain et Evna se morfondaient dans leur cellule, se demandant avec inquiétude sur quelle bande de cinglés ils étaient tombés. Avec optimiste, cependant, ils faisaient confiance en la bêtise humaine : sans aucun doute, ils parviendraient sous peu à échapper à cette incompréhensible comédie.

Par la petite fenêtre, entre les barreaux, ils avaient assisté de loin au discours du Grand Ordonnateur. Perplexes, ils se

demandaient de quoi ce guignol pouvait bien parler avec autant de véhémence. Mais en fait, leur attention était surtout attirée par les multiples détails qui distinguaient ces gens-là de ceux qu'ils avaient côtoyés jusqu'à présent : les vêtements, bien sûr, mais aussi la complexité de leurs préoccupations, de leur façon de vivre et de parler ; une foule d'objets, de mots, d'attitudes et de comportements étranges opposaient à leur compréhension un mur presque infranchissable. Une chose, cependant, n'échappa nullement à Djain : ces cages, qu'ils appelaient "maisons", ressemblaient point par point aux ruines qu'il avait trouvées dans le désert et dont l'une avait failli l'engloutir à tout jamais. Entières, elles ne pouvaient être beaucoup plus dangereuses, mais il avait à nouveau la même sensation d'un piège qui se refermerait, inexorablement, sur Evna et lui.

Le gardien de la prison était bien embarrassé : jamais, mis à part quelque alcoolique pris de boisson ou quelque voleur de seconde importance, on ne lui avait confié pensionnaires aussi préoccupants. Ceux-ci avaient bien sûr l'air aussi pacifiques que possible, un peu simples même sur les bords, mais, que diable, malgré sa curiosité, il aurait préféré ne pas avoir à s'en occuper. Qui allait les raser, les nourrir, être quotidiennement en contact avec eux, pour bien longtemps, certainement ? Oui, bien sûr, et il se doutait bien que ces tarés lui avaient été envoyés par une quelconque puissance démoniaque ; car sous leurs sourires ébahis se cachait sans aucun doute une sorcellerie toute-puissante et maléfique, vue l'assurance détachée avec laquelle ils s'étaient laissés emprisonner, emmitouflés qu'ils étaient dans les couvertures dont les Uniformités les avaient à la hâte enveloppés afin de cacher le sacrilège de leur nudité.

N'empêche que la petite avait, mine de rien, l'air bien séduisante ; n'aurait-ce été sa qualité de prisonnière et la menace d'une épouse vigilante, il s'en occuperait volontiers de très, très près malgré le diabolin d'ahuri qui lui tenait compagnie. Tout compte fait, ça valait toujours la peine d'y regarder deux fois plutôt qu'une et puis, peuchère, ça changeait des fainéants et des assoiffés, la clientèle habituelle, quoi ; on verra ça au cours de la séance de rasage et de désinfection.

Il passa à l'action et ne fut, ma foi, pas trop déçu. L'opération achevée, les deux captifs à nouveau tranquilles derrière la lourde porte de fer, il eut tout loisir de mijoter des plans d'attaque douteux susceptibles de porter à terme ses inavouables projets. L'œil rivé au judas, il se mit à saliver abondamment tout en frottant son organe avec satisfaction. Elle n'était, parbleu, pas moins intéressante sans sa couverture.

Cette histoire n'avait pas fini de poser des problèmes au Grand Ordonnateur. Si ces deux rescapés de la folie avaient réussi à se pointer jusqu'ici, d'autres pouvaient fort bien montrer le bout de leur nez d'ici peu... Heureusement qu'il avait profité de l'occasion pour parer à toute éventualité : grâce aux nouveaux crédits, il allait pouvoir augmenter les effectifs des Uniformités, améliorer leur équipement, assurer la sécurité et le bien-être des citoyens de Spartolis.

Mais le plus préoccupant était cette question, qui lui revenait constamment à l'esprit : qu'allait-il donc faire des deux zèbres qu'il avait à présent sur les bras ? Les exécuter ? Non : il savait que le S.P.A. (Syndicat Protecteur des Adultes) sauterait sur l'occasion pour lancer une campagne en sa défaveur et rafler ainsi les trois voix d'avance qu'il avait eues aux dernières élections sur son concurrent le plus menaçant, justement

secrétaire général de ladite S.P.A.. Alors ? Les juger ? En vertu de quoi, sous quelle accusation ? D'impudeur, d'ignorance, de malpropreté ? Aucune loi ne sanctionnait ces délits depuis longtemps inconnus dans la ville.

Il fallait les instruire, un point c'est tout ; même les citoyens de Spartolis, venaient au monde nus, ignares et les cheveux non rasés, ce à quoi on remédiait par la morale et la bonne éducation que leur inculquaient parents et professeurs. Voilà ce qu'il allait organiser sans tarder, gagnant par la même occasion la faveur de la populace par son humanité, sa largesse et sa bonté, éliminant par la même occasion ce damné secrétaire général.

Satisfait de son inspiration, il se mit activement à s'occuper de son épouse, avec tout de même dans l'esprit l'image de la poupée rudement bien faite qu'il venait d'engager comme secrétaire et avec laquelle il ne s'ennuyait pas en général.

La porte de la cellule s'ouvrit, le second jour, sur un curieux petit bonhomme, clignant des yeux derrière les verres épais de lunettes rondes dont la monture semblait bien fragile. En fait, la principale caractéristique de cet étrange personnage était cette même fragilité : dans des vêtements ridicules, son corps maigre flottait comme s'il n'avait pu trouver d'habits à sa mesure, et son crâne rond, dégarni, luisait comme la coquille d'un œuf que le moindre choc serait susceptible de briser. Il était ridicule et cela le rendait bien sympathique ; si bien que, lorsque la porte se referma sur lui, Djain et Evna s'imaginèrent en le regardant que ce nouveau compagnon était un nouvel exilé de la société effrayante et brutale s'agitant au-delà des murs de leur prison.

Par de larges sourires, ils répondirent à sa muette inquiétude - ce qui, faute de le rassurer complètement, lui rendit quelque

peu sa contenance. Il s'approcha d'eux et leur tendit sa main ouverte, osseuse et tremblotante. Que voulait-il dire par ce signe ? Djain et Evna s'interrogèrent un instant du regard puis, spontanément, lui tendirent d'un même mouvement chacun sa propre main.

Voilà qui embarrassa fort le petit bonhomme. Devant ces deux mains tendues, il ne savait laquelle prendre en premier ; ne comprenaient-ils pas qu'il ne pouvait en serrer qu'une seule à la fois ? Mais, réflexion faite, il se souvint qu'il avait, lui aussi, deux mains et, ensemble, il salua avec effusion les sauvages qui lui témoignaient aussi spontanément leur confiance ; des sauvages ma foi fort accueillants, et cela lui donna le courage de se présenter, sans modestie ni prétention, simplement en leur avouant qu'il était le professeur chargé de les instruire.

Professeur ? Instruire ? Un personnage employant des mots aussi insolites, que jamais encore ils n'avaient entendus, devait être fort savant pour connaître et employer un tel langage. Dès lors, c'est avec respect qu'ils le considérèrent. Ils eurent maintes occasions, au cours des longs mois qui suivirent, d'estimer à sa juste valeur le détenteur du savoir de cette civilisation qu'ils avaient encore toute entière à découvrir.

Le petit homme revint souvent. Jour après jour, il apporta aux prisonniers d'autres éléments de son savoir, de la parole à l'écriture, des sciences aux mathématiques, de la philosophie à l'histoire du monde telle qu'il la connaissait. La curiosité de Djain et d'Evna fit d'eux de bons élèves, et comme ils avaient dû renoncer à s'échapper, après quelques vaines tentatives, ils prenaient leur mal en patience tout en s'intéressant à ce que le bonhomme leur apprenait. Non que les mathématiques ou l'écriture leur parussent utiles à quelque chose ; mais tout cela

était si neuf, si étrange que chaque jour ils l'attendaient presque avec impatience.

Ce qu'il leur apprit, vous et moi le connaissons déjà. Mais bien plus intéressant était ce qu'il leur raconta sans chercher à le leur apprendre, simplement pour satisfaire leur curiosité d'enfant et pour un autre motif encore, qu'il n'avoua à personne : ce n'est plus seulement l'intérêt qui l'attirait auprès de ses curieux élèves, mais également bel et bien une tendresse issue du plus profond de lui-même. Sans trop s'en rendre compte, sans doute enviait-il un peu ces sauvages au bonheur simple et lucide, leur pureté aussi que personne ici ne pouvait comprendre, excepté lui qui leur tenait si souvent compagnie. Il était à sa manière plus idéaliste encore que Djain et Evna, car beaucoup plus frustré de son propre idéal.

Il leur parlait donc, plus souvent qu'il n'aurait dû, du passé et du présent, et son discours à ces moments-là perdait la forme pédagogique qu'au fond de lui-même il n'aimait pas. Il leur raconta les civilisations passées et la folie des hommes. Il leur raconta leurs guerres et leurs inventions, leurs plaisirs et leurs soucis. Mais pas un instant il ne parla du bonheur, qu'il s'agisse des hommes d'avant ou de ceux de maintenant, ceux qui vivaient à Spartolis. Comment d'ailleurs parler de bonheur alors qu'il s'agissait d'une bien triste histoire, celle d'animaux baptisés hommes qui, en l'espace de quelques siècles, détruisirent tout ce qui aurait pu les rendre heureux ? Comment parler de bonheur en décrivant le suicide de ces milliards d'êtres humains qui dans leur folie, s'entre-tuèrent ?

Comment parler de bonheur, alors que dans la bouche de ces hommes ce mot-là, tout juste bon à placer dans les discours politiques destinés à soulever les masses sans cervelle, ne voulait plus rien dire ?

Il était une fois le monde, peuplé de milliards et de milliards d'individus. Leur condition était généralement modeste, mais le progrès était sensé les enrichir et soulager leurs misères. Ce

progrès fit bientôt partie de la réalité, et on crut bien qu'il allait tenir ses promesses ; mais ce nouvel idéal nécessitait sans cesse plus d'énergie. On se mit à sa recherche, la traquant sous toutes ses formes : charbon, pétrole, marées, chutes d'eau, nourrirent les mille bouches de ce monstre nommé progrès.

Cela ne suffirait jamais : cycle infernal, le progrès entraînait le progrès et donc consommation plus énorme encore d'énergie. On tenta de capturer la chaleur terrestre, devenue énergie géothermique. On découvrit l'énergie atomique, violente et sournoise. Les hommes cherchèrent, toujours plus loin, et trouvèrent encore, sans trop prêter attention aux savants qui affirmaient que toute énergie se transforme en chaleur, une chaleur bien superflue à la surface de ce globe qui s'accommodait de plus en plus mal de tant de calories.

Un à un, les symptômes du mal se précisèrent : les poissons dans l'eau, flottant le ventre à l'air, asphyxiés ou empoisonnés par le liquide de plus en plus chaud et nauséabond. Plusieurs races d'animaux, disparaissant l'une après l'autre... La nature toute entière était atteinte d'un cancer dont elle ne pouvait se relever, rançonnée de toutes parts au nom du progrès dont parlait tout le monde. Mais l'homme aussi faisait partie de la nature, et lui aussi, sans s'en rendre compte, fut atteint du même cancer. Il tenta de se défendre, s'accusa lui-même, se pardonna et tout continua comme avant.

Lentement, inexorablement, les eaux montèrent pour se venger à leur façon. Venue des glaces de l'Arctique et de l'Antarctique, déferlant des plus hautes montagnes, l'invasion liquide fit déborder de leurs rivages mers et océans, refoulant pas à pas bêtes et hommes toujours plus haut, toujours plus haut et encore plus loin...

Les pieds mouillés, les hommes s'aperçurent soudain que l'espace leur était compté. Où vivre ? Sur la terre ? Trop de gens s'y bousculaient déjà, chacun défendant âprement sa parcelle de territoire. Sur l'eau ? Possible pour certains, oui,

mais les moyens étaient trop limités pour permettre à tous de s'exiler sur cette eau de plus en plus pourrie par tout ce qu'elle engloutissait. L'homme dut renoncer à dompter ce second et plus redoutable adversaire. S'il avait appris à vaincre le feu grâce à l'eau, il était bien incapable d'arrêter l'eau elle-même. Les digues fuyaient de partout, les barrages étaient renversés par l'océan qui montait toujours. Et le plus grand des dangers vint, avant tout, des hommes eux-mêmes : ils avaient faim.

Auparavant déjà, de vastes terres ne suffisaient pas à les nourrir tous. Voilà que l'eau, en leur enlevant la terre, faisait prisonniers leurs estomacs... La faim et la surpopulation les rendirent fous de désespoir. Elles dictèrent les guerres et les massacres qui suivirent, à grands coups d'atome et de chimie, d'armes et de folie. Les peuples s'empoignèrent, se déchiquetèrent, s'entretuèrent, se dévorèrent les uns les autres sans prêter attention au ciel qui au-dessus d'eux s'obscurcissait, au sol qui sous leurs pieds se pelait. L'atome et la chimie faisaient leur devoir, sans distinguer ni amis, ni adversaires : ils anéantirent les hommes, et en même temps tout ce qui avait été leur univers.

Les déserts, gagnant rapidement sur les terrains fertiles, les plaines, les villes et les forêts d'autrefois, parachevèrent le travail des océans. Tout devint poudreux, jusqu'aux coins les plus riches et les plus inaccessibles, tout n'était plus que sable et poussière ; le bleu du ciel, souvenir ; mais du vert de la nature, il n'en resta plus qu'un vague souvenir...

En l'espace d'une génération, le désert s'était aussi fait dans la tête des survivants. La folie étendait ses tentacules, refusant de lâcher prise ; l'enfer et le néant devinrent le royaume des quelques peuplades débiles ayant échappé au massacre physique. Si les enfants de ces fous naissaient avec quelque conscience, leur entourage avait vite fait, sans s'en rendre compte, de la tuer dans l'œuf- il n'en restait aucune trace, pas même dans leurs cœurs. Mais sans doute l'inconscience était elle préférable à ces déchets d'hommes - à quoi bon leur

rappeler leur déchéance ? Les belles civilisations d'autrefois, mieux valait les oublier que les condamner. De toute façon, en dessous des nuages n'existait plus aucun droit, pas plus au jugement qu'à la vie. On ne fait don que de quelques paroles aux victimes, et puis on les enterre. Elles n'avaient qu'à ne pas être là.

Restaient les dernières cimes émergeant des nuages, pour servir de refuge à la poignée d'individus qui s'y retirèrent, éliminant tous ceux qui voulaient les y rejoindre et rebâtissant une ville à l'image de celles du passé. Les montagnes étaient hautes et les nuages, bien trop lourds, gorgés de poussières, ne les couvraient qu'exceptionnellement.

En quelques années le climat y devint doux et chaud. Quelques montagnes, débarrassées de leur carapace glacée, étaient à présent des îles verdoyantes, fraîches et accueillantes au sein des étranges nuées qui les entouraient. La vie, comme par miracle, ressurgit en une végétation prolifique et luxuriante. D'on ne sait où réapparurent des animaux de toutes sortes. C'était le fief des citoyens de Spartolis, qui en l'espace de quelques générations finirent par domestiquer ou assassiner les derniers humains réfugiés à l'entour.

C'était devenu leur religion : ne laisser subsister aucun homme qui ne leur ressemble. Intransigeants, ils étaient les maîtres uniques et incontestables de ce nouveau monde, minuscule oasis de verdure. Et que pouvaient-ils craindre de la part des fantômes survivant en dessous de la mer de nuées ? Sans même s'y être aventurés, ils savaient - et ils avaient bien raison - que ceux-ci ne viendraient pas rôder sur leur domaine... On ne craint pas ce qui se cache sous la terre, tant que celle-ci ne bouge pas.

Mais d'où venaient donc ces deux sauvages ? Des montagnes, certainement. Quel danger pouvaient bien représenter ces jeunes que n'accompagnaient aucuns parents, preuve évidente que, si parents il y avait, ceux-ci devaient bel et bien être morts

pour avoir ainsi laissé divaguer leur progéniture dans la nature ?

Preuve était faite de leur puissance, de leur génie : ils étaient les derniers, les seuls à disposer du Savoir sur cette Terre ; il n'y en aurait pas d'autres puisqu'il ne pouvait y en avoir, et s'il y en avait tout de même ils s'arrangeraient bien pour les dominer ou les éliminer. Logique absurde d'esprits civilisés...

Des mois avaient passé. Convaincus de l'inutilité et du ridicule de tels déguisements, Djain et Evna refusaient toujours de troquer leur peau encore toute neuve contre les habits qu'on prétendait leur offrir. Le bonhomme leur en avait appris beaucoup sans pour cela chercher à les faire changer de philosophie ; lui-même commençait à ressembler, inconsciemment, à ses élèves. Sans doute se sentait-il un peu ridicule dans sa peau d'éducateur, car en fait il ne leur apportait rien de profond, uniquement cette multitude de détails que l'on nomme instruction. Il était heureux de savoir possible une vie différente de celle qu'il avait jusque là connue...

A travers leurs barreaux ils avaient vu passer l'hiver et déjà le printemps tirait à sa fin ; fous d'impatience, ils frémissaient de reprendre leur liberté et la vie sans contraintes qui avait été la leur. Ils confièrent un jour au bonhomme leur espoir de s'enfuir, de retourner vers leurs montagnes. Mais, pour quitter leur prison, il leur fallait revêtir l'apparence des gens d'ici, se conformer à leurs lois et à leurs mœurs. Complice, le professeur se résolut alors à les aider.

Se présentant au Grand Ordonnateur, il lui annonça, avec un serrement de cœur, qu'il avait fait son devoir et que les deux sauvages étaient à présent dignes de devenir de parfaits citoyens de la ville de Spartolis. En bon prince, celui-ci voulut

bien le croire, tout en décidant malgré tout de vérifier ses dires en rendant visite à ses futurs administrés. Il y trouva ce qu'il espérait : Djain et Evna, convenablement habillés, vénéraient le Grand et bon Ordonnateur qui avait eu la générosité de leur accorder la richesse de tant d'instruction, s'avouant les disciples inconditionnels de sa cause ; ils s'exprimaient en un langage si recherché que ce Monsieur, confondu, ne trouva pas de mots pour leur répondre et s'embrouilla dans les félicitations interminables qu'il adressa au petit bonhomme qui, à son tour, s'en trouva tout confus.

En fait, le Grand Ordonnateur se frottait - intérieurement - les mains : voilà qu'avec ces deux voix résolument acquises à sa cause, il était certain de remporter les prochaines élections de cinq voix au lieu de trois ; mille fois récompensé de son libéralisme par une victoire aussi éclatante, il était assuré de vivre encore longtemps à la tête de la civilisation suprême, honneur immense qu'il ne devait qu'à sa propre gratitude.

Les prisonniers n'avaient plus qu'à remplir leur ultime épreuve : rester une semaine de plus en prison, par la grâce de leur souverain qui, pris de court, n'avait su trouver autre façon de les remercier de leur confiance.

Evna Mascarade... Mascarade... Qu'étaient donc ces gens-là, pour qu'un déguisement suffise à les tromper ? Pourquoi tenaient-ils tant aux paroles, plus encore qu'à la réalité, sais-tu ? Pourquoi s'entouraient-ils de tant de soucis et de tant d'objets, pour vivre finalement plus mal encore ? Dis, c'est si difficile que ça, de vivre, si compliqué ? Dis-moi... ils étaient... ils étaient étranges, ces gens là-bas, d'entre les montagnes, qui se cachaient pour être eux-mêmes... Ils avaient peur, sais-tu, ils

devaient avoir très peur pour se cacher ainsi, toujours... Ou était-ce leur façon à eux de se montrer ?...

C'est si beau de vivre, et si simple - mais pourquoi nous ont-ils enfermés ? C'est grave, sans doute, de ne pas leur ressembler... mais je ne suis pas une tortue, je ne veux pas en être une, je ne veux pas me cacher dans une carapace et la traîner entre deux frayeurs... Dis, comprends-tu, dehors le soleil brillait, et ils nous gardaient toujours enfermés dans leur carapace à eux, une maison. Pour sortir ils voulaient qu'on s'habille, qu'on rentre dans de nouvelles coquilles plus légères, oui, mais tout aussi humiliantes... Sommes-nous donc si laids, pour qu'on nous camoufle ainsi ? Sommes-nous malades ? Sommes-nous donc fous ?

Le bonhomme est entré, silencieusement. Par la fenêtre, Djain regardait le ciel à travers les barreaux.

"Je suis à la fois heureux de voir le ciel, et triste qu'on l'ait mis en cage derrière ces barreaux", dit-il à l'homme qui était devenu notre ami ; celui-ci l'écoutait avec un triste sourire. La réflexion de Djain l'avait certainement touché dans ses profondeurs les plus secrètes, puisque c'est la première fois qu'il nous parla comme dans un rêve, en somnambule, bien loin de sa misère et de notre prison. Un déclic s'était produit en lui ; pour sa dernière leçon, il devint poète.

- "Heureux, Djain, mais sais-tu ce qu'est le bonheur ? Connais-tu le bonheur, Evna ? Les gens d'ici ne parlent que de plaisirs"...

Il hésita un moment, n'osant traduire en mots ce qu'il ressentait au fond de lui-même. Nous nous taisions, jugeant inutile de répondre à une question n'appelant aucune réponse.

- "Le bonheur est beau, disent-ils, mais il ne s'y passe jamais rien... Seul le plaisir bouge, tel une ivresse qui secoue le corps tout entier sans pour cela toucher vraiment à l'âme, ce plaisir qu'ont tant de mal à décrire ceux qui l'ont senti... Des

milliers de livres décrivent des actions et des plaisirs, puisqu'il y a aussi des milliers de façons de toucher au plaisir. Mais leur plaisir est celui des sens ; à ceux qui m'ont appris que l'homme n'en a que cinq, je souhaite de découvrir un jour tous les autres. L'ennui, c'est que presque tout ce que l'homme a jusqu'à présent créé de son esprit ou de ses mains ne s'adresse qu'à ces cinq sens-là. Sans nous en rendre compte, nous avons limité nos plaisirs.

Nous avons essayé de contenter nos sens de toutes les manières possibles. L'ouïe et la vue, par ce qu'on appelle esthétique et qui n'est en fait qu'harmonie de formes ou de couleurs, harmonie des sons aussi puisque chaque son a sa forme et sa couleur. Il y a eu la peinture et la sculpture, des musiques de toutes sortes et en constant changement, puisque sans cesse nos sens réclament du neuf pour s'émerveiller encore.

Nous nous sommes approchés pas à pas de sonorités et de teintes nouvelles, nous avons changé d'ambiance, jusqu'à ne plus remarquer l'ambiance dans laquelle nous VIVONS. Saturés, nos yeux et nos oreilles oublient de prêter attention aux signes qu'ils reçoivent sans les percevoir. Il n'y a plus d'exceptions, puisque tout est rentré dans les mœurs et dans les règles ; plus d'émerveillement non plus...

Il y avait le goût et l'odorat. Avant, on leur inventait mille parfums et mille délicatesses, et à chaque chose se rattachait dans notre esprit un goût ou une odeur différente. Il arrivait à chacun, lorsqu'il retrouvait un parfum, dans l'air, de retrouver simultanément les images qui s'y rattachaient la première fois qu'il l'a découvert, connu, et son esprit s'en était imprégné. Mais à force de créer, on a oublié les nuances et la subtilité des parfums naturels. On sent encore l'odeur unique qui envahit toute une chambre, toute une maison parfois. On ne remarque plus qu'à peine la saveur d'une cigarette ou d'un aliment. Ce sont pourtant des saveurs fortes et puissantes, comme celle d'une sauce qui imprègne tout et couvre celle des mets qu'elle accompagne. Alors, on passe sous un sapin, à côté d'une fleur

ou dans un champ en tirant sur sa cigarette, et on mange un fruit comme on mange une saucisse : on reconnaît son goût, mais il n'éveille plus aucun rêve, plus aucune image.

Le fruit a été cultivé en serre ou à grand renfort d'artifices. Le parfum sort tout droit du laboratoire, enfermé dans une petite bouteille de verre l'empêchant de se mêler aux odeurs du dehors. Tout est imprégné de mille odeurs, mais deux ou trois autres, plus fortes, les cachent. On a déjà détruit deux de nos sens - voilà qu'on nous vole ces deux autres. Sucré, salé, poivré. Ce sont des mots de pauvres - même les riches sont pauvres à présent. Reste le toucher. De lisses ou rêches, les surfaces qui nous accueillent sont devenues douces et confortables, tièdes comme les parois d'un vagin. Nous ne naissons d'une femme que pour vivre dans un vagin différent, plus large mais tout aussi limité. Nous avons retrouvé les plaisirs tactiles d'avant notre naissance, le cocon qui nous protégeait, et nous fuyons tout ce qui ne lui ressemble pas.

Notre peau ne se blesse plus au contact des pierres ou de l'écorce : nous avons mis des gants à nos mains, des habits à notre corps ; les frontières sont trop nettes entre la nature et nous. Nous n'en faisons plus partie. Au lieu de naître, on nous transvase d'un contenant à l'autre, comme si nous n'avions pas nos propres formes, nos propres armes, nos propres défenses. En fait, si la nature elle-même nous a fait naître, à peine en vie on nous en sépare comme d'un enfer.

La nature a ses dangers, bien sûr ; pourtant, elle a aussi ses propres formes, ses couleurs, ses sons, ses harmonies ; pourtant, elle a aussi ses goûts et ses odeurs. Elle a également des caresses, lorsqu'elle touche un corps nu, les caresses fraîches et sensuelles de l'herbe ou du vent, ou chaudes et enveloppantes du sable, du soleil et des animaux. Tout cela, on le fuit, on ne le voit plus. Il est malsain, dit-on, de se laisser lécher par une bête, et ce nom lui-même est devenu une injure. Mais je l'ai fait un jour, et la chatte qui en ronronnant mouillait mon visage de sa langue râpeuse m'a aimé comme aucune

femme n'en a été capable. J'aurai voulu, aussi, connaître le poids d'une mouche, l'observer trotinant sur ma poitrine ; mais partout, on dispose des petits objets destinés à les détruire. Celle que j'ai trouvée était froide et rigide. C'était un cadavre."

Il se tut un moment, les yeux tristes et perdus dans le vague - il rêvait à un chat, et à une mouche...

- "Voilà tout ce qu'il reste des sens auxquels l'homme a donné un nom. Les autres, on les connaît mal puisqu'ils ne se trouvent pas dans un dictionnaire ; sans doute est-ce préférable - qui sait ce qu'il en resterait ? Il y a encore des sens invisibles, fugitifs, indéfinissables comme une poésie. Lorsqu'on y fait attention, ils disparaissent, fugaces, effarouchés peut-être par l'importance qu'on leur accorde. Mais qui y prête attention ? Qui cherche à les définir ? Certains disent que ce qu'on ne peut définir ne compte pas ; mais moi, je les soupçonne de compter plus encore que toute autre chose. On n'est maître que de ce dont on est conscient - le reste nous dirige. Les plaisirs ont changé de dimensions, et il ne nous en reste plus que quelques-uns, communs, violents, brutaux - comme celui de faire l'amour ou de se remplir la panse d'aliments douteux, celui de se sentir supérieur à d'autres ou de posséder plus. Nos sens déformés ne sont plus assez subtils pour atteindre à d'autres plaisirs - comment alors parler de bonheur ? On a détruit nos sensations physiques ; le reste, l'intérieur, là où naît le bonheur, est plus touché encore.

Ils disent qu'il ne s'y passe jamais rien, puisque contrairement aux plaisirs, le bonheur échappe au niveau et à la compréhension de notre monde habituel. C'est un état second et qui donc fait un peu peur, dont on sort comme d'un rêve, l'esprit et les yeux envahis de la brume qu'y laisse notre voyage. Les images qu'on en garde n'expliquent rien. J'aurais voulu connaître mille bonheurs chauds, vibrants, mille bonheurs sans nom. Mais je n'ai pu toucher qu'à quelques instants heureux, rapidement tiédés par une fin trop rapide ; ce n'étaient pas vraiment des bonheurs, ou plutôt les vrais étaient

rare - je craignais trop la chute du réveil pour m'y abandonner entièrement. Peut-être le bonheur a-t-il mille visages - vous le connaissez mieux que moi ; je n'en sais rien, puisqu'un univers nous en sépare, moi et tous les autres. D'un univers à l'autre, toute logique devient impuissante. Mais ce que je sais, c'est que nous avons en nous la possibilité d'en changer, d'échapper à tout contrôle... Lorsqu'on est heureux, on se fout de tout contrôle puisqu'à ces moments-là nous sommes libres. Libres..."

Son visage avait pris une beauté que nous ne soupçonnions pas, une beauté à la fois tragique et merveilleuse; mais son dernier mot, après un instant de rêve, le ramena soudain à la réalité. Djain et moi l'écoutions sans le regarder, ou regardant à travers lui le monde étrange qu'il nous décrivait. Il n'était pas sage, mais usé et cette usure, au lieu de le déformer, le rendait plus proche de lui-même : devant nous, il avait enfin eu le courage de se dépouiller. Mais son visage s'assombrit, et la voix brisée par l'émotion il révéla en un souffle le pourquoi de sa confession.

- "C'est la dernière fois que je viens vous voir, nous dit-il. Après, lorsqu'on vous aura libéré de votre cachot, la prison de votre savoir suffira sans doute à vous empêcher de voler. Alors, vous marcherez avec les autres, comme tout le monde, comme moi..."

Je fus pris de tendresse pour cet homme, cet homme qui nous avait appris tant de choses qui faisaient la vie des autres hommes. Chétif et si vulnérable, avec son front fragile et ses lunettes cerclées de métal, qu'il me vint soudain l'idée que c'est lui que nous devrions protéger, que nous devons l'emmener avec nous vers le monde que nous lui avons raconté, ce monde secret, dans les montagnes, qu'ensemble nous étions seuls à connaître. Que signifiait tout son savoir à côté de cela ? Ridicules, bien ridicules certitudes, alors que la vie n'est pas savoir, mais bien espoir et certitude - que le présent existe, que

c'est nous, toi, moi, qui le vivons, en dehors de tout passé et de tout avenir, en toute liberté.

Mais je ne dis rien et c'est lui qui parla, assis sur la banquette à côté de Djain.

- "A présent, vous en savez plus encore que moi. Vous aviez la joie et la vie, je vous ai donné l'instruction qu'on exigeait pour vous. Oubliez-la. Oui, sachez le, puis effacez tout cela, lorsque vous serez loin.

Mais à propos de liberté, j'aimerais encore parler du passé, ce passé dont les citoyens de Spartolis ont fait, presque, une religion - c'est plus facile que d'inventer quelque chose de neuf. Ils l'expriment de mille façons, inconsciemment, et chacune de leurs paroles, de leurs pensées, chacun de leurs gestes célèbre cette religion et moi aussi, j'en suis la victime. L'homme vit, et pourtant ou qu'il aille, où qu'il soit, il vit en cage. Autrefois, il y avait des philosophes, des scientifiques, des artisans, des politiciens... Il en reste quelques-uns et tous, oui, tous ne font que s'occuper de cages et de barreaux.

Il y avait, avant tout, l'homme de la rue, l'homme moyen sans histoire que rien ne différenciait des autres hommes. Où qu'il aille, il se heurtait partout, à gauche, à droite, devant, derrière, par le haut et par le bas, aux barreaux étroits et durs de la réalité : ce qu'il avait le droit de faire et ce qui lui était interdit, ce qu'il possédait et qu'il ne pouvait posséder, ses droits, ses devoirs, ses parents, sa femme et ses enfants, sa voiture et les routes qu'il devait suivre, son travail et sa nourriture, tout, même sa liberté n'était qu'une cage exigüe où le moindre mouvement devient blessant, d'où civilisation, culture et morale l'empêchaient de s'évader. En avait-il au moins l'idée ? La moindre chose en lui était déterminée, réglée d'avance, spécifiée dès l'heure de sa naissance.

Déterminisme de l'époque à laquelle il naissait. Déterminisme génétique de ses armes propres, physiques et intellectuelles. Déterminisme des différentes voies s'ouvrant à lui et des

aiguillages qui les reliaient entre elles. Déterministe de sa marche lente et certaine vers la mort, point final et preuve de sa propre inutilité. Chacun de ces faits était un barreau, plus froid et plus rigide que les autres. Le monde qu'il voyait au travers de ses barreaux n'était qu'un monde de cages, les cages des autres hommes rangées par ordre de classe et de sang, de valeur et de rang. Sortir de sa propre cage ne revenait en fait qu'à l'échanger contre celle de son voisin, et aurait-il été roi qu'il n'y en aurait pas moins eu de barreaux. Il n'y avait rien à faire et il ne faisait donc rien, ou si peu de chose...

Parmi ces hommes se trouvaient des philosophes. Ceux-ci avaient baptisé leurs barreaux, classés en deux catégories : celle de la culture et celle de la logique. Des barreaux élastiques bien tendus, entre ciel et terre, et entre eux ils voyaient le monde, au loin, le monde des choses et des cages de leurs semblables. Ils s'asseyaient dans le coin le plus retiré de leur prison, et se mettaient à méditer tout en observant, cherchant à trouver le pourquoi et le comment, établissant pour toute chose des règles logiques et culturelles. Alors de temps en temps, ils se levaient, allaient jusqu'à leurs barreaux et, les faisant vibrer de leurs doigts, ils jouaient sur eux des notes réglées comme celles d'une symphonie. C'était une musique si étrange, si belle que les autres hommes dans leurs cages écoutaient, regardaient sans trop comprendre. Logique, culture, culture, logique, culture... Voilà qui était bien insolite et digne de réflexions. C'était le règne des philosophes.

Plus tard naquirent des scientifiques. Dès leur plus tendre enfance, ils contemplèrent l'Univers de leurs yeux grands ouverts, tâtant autour d'eux, progressant, fouillant le sol et l'espace pour finir par tomber en arrêt devant un des barreaux de leur cage. - " Comme c'est bizarre, se disaient-il l'un à l'autre, j'ai découvert quelque chose de neuf". Ils se concentraient, étudiaient jour et nuit, comparant, cherchant, mesurant, vérifiant, jusqu'à ce que l'un d'entre eux trouve et dise : - "ce nouvel élément est un barreau, et ses propriétés sont les

suivantes :..." Fixité, rigidité, solidité, tout y passait, méticuleusement analysé et c'était un grand pas pour la science. Si l'un d'eux, involontairement, se trompait, d'autres après lui le corrigeaient, complétaient ses observations et de jour en jour ils découvraient de plus en plus de barreaux, en inventaient même certains et c'était pour eux un grand honneur. Le monde savait enfin de quoi sa cage était faite.

Certains d'entre eux étaient nés mathématiciens. Leur tâche ne fut pas moins grandiose. Chaque fois qu'un scientifique découvrait un nouveau barreau, ils examinaient celui qui lui correspondait dans leur propre cage, s'emparaient de feuilles de papier qu'ils couvraient de chiffres. Leur travail durait parfois des années, au cours desquelles ils calculaient, additionnaient, divisaient, soustrayaient, multipliaient chiffres et lettres à qui mieux mieux. Une fois parvenus au bout de leurs efforts - lorsqu'ils y parvenaient - ils invitaient tout le monde à se grouper autour de la même sorte de barreau et disaient : - "Ce barreau est un barreau." Si quelqu'un refusait de les croire, ils le prouvaient en écrivant sur un grand tableau noir : un plus un égale deux fois un, ou bien : Einstein a dit et démontré que un est égal à lui-même. Les plus zélés ajoutaient même, en conclusion : "- donc, ce barreau est un barreau parce qu'il est un barreau." Et tout le monde partait content.

Les artisans étaient, eux aussi, d'une grande utilité. Ils travaillaient toute leur vie durant, cultivant leur art et leur adresse, se les transmettant de père en fils, de bouche à oreille et de fil en aiguille. Chacun se spécialisait dans un barreau et s'efforçait d'obtenir quelque chose de pratique, d'utile et d'agréable. Au barreau sommeil, par exemple, ils donnèrent la forme d'un lit et à partir de ce moment-là plus personne ne coucha par terre, excepté des fous auxquels d'autres artisans construisaient une petite cage pour mieux les enfermer encore à l'intérieur de celle où ils se trouvaient déjà. C'était une œuvre fort utile à la société et c'est pour cela que les politiciens les encourageaient de toutes leurs forces.

Ah oui, les politiciens ! Leur spécialité à eux était de jouer aux dés avec les cages de leurs concitoyens, changeant leurs places et leur ordre, leurs noms aussi, souvent et, de temps en temps, ils y rajoutaient des barreaux qu'ils appellent des lois."

L'homme s'arrêta un moment. Ce qu'il venait de dire me semblait ridicule, incompréhensible, et pourtant je sentais que tout cela comportait une part de réalité. Djain, lui, méditait en silence. Certainement pensait-il au peuple des cavernes, certainement même voyait-il sous forme de cages les maisons et les lois, les coutumes dans lesquelles s'enfermaient les respectables citoyens de Spartolis. Mais l'homme continua et sa voix me parut imperceptiblement changée.

- "Les mathématiciens avaient, entre autres, découvert la règle suivante : "toute règle a ses exceptions" - c'était d'ailleurs, selon eux, la seule règle sans exceptions. Aussi, au milieu de toutes ces cages, se trouvaient celles d'une autre sorte de fous, qui semblaient ne tenir aucun compte de leurs barreaux : des poètes, des artistes..."

Dans leur folie, ils se construisaient d'autres cages, au milieu des leurs, mais des cages douces et chaudes comme un cocon. Leurs barreaux étaient faits de nuages et d'imagination, presque sans limites, et là régnait le calme et la douceur, le bonheur, sans doute, car ces cages ils les avaient construites de leur propre chair, de leur propre sang, de leur esprit même. Là, ils déliraient, faisant des rêves merveilleux où plus personne n'avait de cage. Puis ils essayaient de le dire, de le faire comprendre autour d'eux par des poésies, des formes, des sons et des couleurs que malheureusement seuls les autres poètes étaient vraiment capables de ressentir. Grâce à eux, le monde derrière ses barreaux prenait vie ou plutôt, les barreaux entre le monde et eux se fondaient au monde et prenaient vie. On riait d'eux sans les comprendre, on en adorait aussi quelques-uns en vendant leurs œuvres à des prix défiant toute imagination. Ce n'étaient en fait que des marginaux sans grande importance, des

bons à rien qu'en réalité tout le monde rejetait, en s'en cachant plus ou moins.

Mais retenez bien ce qu'un autre fou plus fou que les autres, il s'appelait Freud, je crois, affirma après avoir étudié pendant des années l'âme humaine : "les barreaux de l'homme ne sont que dans sa tête, et ces barreaux il les voit autour de lui..." Peut-être avait-il raison, et en ce cas il suffirait d'effacer les barreaux de notre esprit pour que nous soyons libres. C'est malheureusement impossible... Je le croyais, du moins.

Souvent, j'ai vainement cherché à briser toutes ces cages. J'en suis incapable, mais vous, vous l'avez fait, sans réfléchir, sans même vous en rendre compte. Issus de la civilisation de l'oubli, qui déjà s'approchait du point où l'homme n'est même plus une ombre, vous l'avez renié, effaçant ainsi en vous les dernières bribes de l'humanité ancienne. Vous avez eu la chance de ne devenir ni homme, ni femme mais simplement êtres vivants - votre esprit était neuf, vide et libre de se construire un nouvel univers. Seuls et sans souvenir, rien n'empêchait votre réinsertion dans le monde et son cycle naturel ; vous l'avez fait et vous en avez été heureux, puisque personne n'était là pour vous dicter autre chose que ce qui fait intégralement partie de vous-mêmes. Si vous avez pris les dimensions de ce nouvel univers, c'est que vous acceptiez d'en faire partie.

L'homme a échoué puisque dès le premier jour il s'était créé de mauvaises bases en disant : " il y a l'univers et moi, et j'en suis le seul maître." En se battant pour l'être et le rester, il a tout détruit ; que pouvait-il advenir d'autre ? La guerre n'a jamais eu d'autre résultat que de créer les ruines et le néant. Vous faites partie de l'univers, et vous héritez ainsi d'un monde neuf tout en fondant les véritables bases de l'humanité. Continuez ; je ne crois pas les citoyens de Spartolis capables de vous en empêcher - ils sont aveugles puisqu'ils ont un passé. Mais méfiez-vous, ne gardez rien d'eux.

Ils ont inventé la poudre et le feu, réinventez l'Amour et la paix. La nature a ses lois, qu'on dit cruelles ; elles ne sont que belles. De chaque cadavre surgit une vie neuve. Ne pleurez pas : nourrissez-vous-en, faites de la mort la promesse de résurrection qu'elle est en réalité - non pas abstraite dans un Ciel quelconque mais visible tout autour de vous l'esprit qui anime la terre et l'eau, le ciel et le vent, qui nourrit chaque être, chaque plante. Soyez vous-mêmes, et restez-le. Mais restez aussi ouverts au monde qui vous a fait naître, sans craindre de vous rendre à lui - si vous lui avez toujours appartenu, il n'y a aucune raison de ne pas vouloir rester à lui. N'avez aucun dieu, aucun commandement, sinon ceux de la vie, de celle qui emplit votre corps à celle qui anime l'univers tout entier. Ne soyez plus fils de l'homme, mais fils de la nature et des éléments, fils du Cosmos et de notre galaxie. Soyez poètes, et tout sera poésie. Voyez et sentez avec votre cœur, oubliez toute raison... Si c'est ce qu'on appelle être fou, alors qu'on cesse d'attacher et d'emprisonner la folie, car c'est elle qui nous guidera tous..."

Soudain silencieux, il nous considéra tour à tour. Derrière ses lunettes, ses yeux brillaient d'un éclat insolite que nous ne leur connaissions pas. Je crois qu'il était lui aussi un peu fou, donc prophète...

Djain avait compris, comme moi, ce qu'il cherchait à nous dire. Les mots qu'il avait employés sonnaient étrangement dans cette cellule, ensorcelant notre imagination. La mousse et les champignons poussant sur le tronc spongieux d'un arbre déraciné, le corps d'un oiseau et ses plumes éparées que déjà envahissent les herbes, la verdure éclatante, lumineuse, toute frissonnante d'une vie paisible et sans heurts. Comment le vieux avait-il pris conscience de tout cela, comment par ses phrases avait-il su faire renaître devant nous le monde que nous avions quitté ?

Je ne sais pas ce qui m'attirait, invinciblement, en la magie de ces quelques paroles. Ici, là-bas, jamais je n'avais été malheureuse depuis que Djain était avec moi, pas même dans

cette prison - tout au plus l'inquiétude m'avait-elle quelquefois rongée, l'incertitude aussi de ce qu'on allait nous faire subir. Mais là, alors que lentement le ciel rougissait à l'horizon et que notre prison peu à peu s'obscurcissait, je retrouvais les folles évasions d'autrefois, qui prenaient à nouveau l'importance vitale que je leur accordais tout au début. Déjà, nous avions un peu trop pris l'habitude de notre captivité et je me rendais compte que, s'il est possible de vivre ainsi, une autre forme de vie n'en est que plus indispensable. Nous ne perdions pas notre temps, ici, mais celui-ci n'avait plus la même importance, la même profondeur. Nous n'avions plus la même conscience du présent, puisque nous avions appris à parler plus encore d'avant et d'après que de maintenant.

Pendant que le vieux professeur parlait, chaque seconde s'était parée devant moi comme une cathédrale, avec la finesse de ses ciselures et l'élan de ses voûtes. Chaque instant s'était enrichi d'une richesse dense et ténue, chaque détail me paraissait plus nécessaire que toutes les inventions. Il fallait quitter cette ville absurde et la futilité de ses préoccupations, nous devons retourner vers la simplicité généreuse de notre vie d'avant pour qu'à nouveau la joie fasse partie de chaque instant et non plus seulement de nos souvenirs.

Perdue dans mes songes, je sursautai au grincement de la porte qui s'ouvrait. Je vis que Djain, lui aussi, avait été surpris. Le bonhomme tenait la poignée, debout dans l'ombre de l'encoignure. Il nous fit un pauvre sourire et ses lèvres esquissèrent un mot que personne n'entendit, avec un mouvement de tête qui voulait tout dire. Une intense émotion la lui fit baisser, pour cacher des larmes, certainement. Passant la porte, il la referma silencieusement. Déjà, nous entendions ses pas lents s'éloigner dans le couloir. Le vieux retournait vers sa cage à lui, sa cage de professeur et je compris alors qu'il nous avait confié tout son idéal, sachant bien que lui-même n'en profiterait plus guère.

Il faisait nuit, une nuit sombre et les barreaux découpèrent le ciel en tranches étoilées. Ivre, je les fixais ; tout tourna, bascula en spirale. L'esprit constellé de millions de poussières lumineuses, je m'appuyai à l'épaule de Djain...

Le lendemain eut lieu la pseudo libération d'Evna et de Djain. En fait, sous la surveillance des services de reclassement social, ils n'échappèrent à leur cachot que pour se livrer à une vie active dont ils se seraient bien passés. Leur liberté fut étroitement surveillée, non bien sûr que l'on doutât de leur bonne volonté - allons donc ! Des sauvages promus au rang de gens normaux sont bien trop heureux pour vouloir tenter de retrouver leur condition première - mais, que voulez-vous, les gens sur cette Terre sont curieux et, dans une aussi petite ville - à qui le dites-vous, ma chère - tout se sait...

En vertu de sa robustesse un peu trop évidente, Djain fut condamné à entrer au service de la Compagnie de Bûcheronnage, ainsi nommée depuis qu'il complétait les effectifs de l'unique bûcheron de la cité. Quant à Evna, elle fut réquisitionnée par le grand Ordonnateur en personne dont la secrétaire, prématurément usée par des pratiques que la bienséance m'interdit de décrire ici, avait urgemment besoin d'être remplacée. Il leur fallut bien s'accommoder de leur séparation, pour le moment du moins, en attendant l'opportunité d'une évasion commune...

Ainsi isolés, ridiculement attifés des habits dont on leur avait fait le généreux cadeau, force leur fut de rendre honneur à leur nouvelle condition ; ce qu'ils firent non sans peine, à voir les réactions symétriquement opposées de leurs employeurs respectifs.

Le patron de Djain, brute généralement peu loquace, répondait évasisement aux curieux qui l'interrogeaient au sujet du magnifique œil au beurre noir qu'il arborait depuis peu, dans son langage répréhensible : - "Y bosse, mais c'est un type pas fréquentable..." Et à grand renfort de gestes, il décrivait la première manœuvre d'abattage de Djain, au cours de laquelle sa cognée manifesta une irrépressible propension à voler en éclats plus rapidement encore que l'arbre, éclats qui en majeure partie firent mouche sur la personne du brave bûcheron. L'apprenti, étrangement amusé par les mésaventures de sa cible, eut néanmoins l'intelligence de ne manier dès lors plus que la scie, dont il usait à merveille pour débiter en rondelles les arbres abattus par sa laborieuse victime. C'est pourquoi on l'admira plus encore, tant semblable robustesse était rare en ce pays.

Le Grand Ordonnateur, pour sa part, perdait inexplicablement sa belle éloquence lorsqu'il s'agissait d'expliquer l'origine des multiples griffures couvrant tout son corps. Il décida d'ailleurs bientôt de refiler la belle (et redoutable) Evna au Chef de l'Ordonnement, un tremblotant vieillard dont l'unique devoir était de répéter point par point ce que disait l'élu du peuple ; tâche dont il s'acquittait, n'hésitons pas à le dire, à merveille.

S'il se trouve un amateur de contes de fée moyenâgeux assez imprégné d'histoires de princesses enfermées dans des tours d'ivoire ou de quelque nature que ce soit, je lui cède volontiers ma place pour aller expliquer à Djain comment, en principe, on les libère. Malheureusement, le jeune homme, ignorant ce genre de littérature, ne trouva pas la formule propre à le changer en crapaud-prince-charmant. Les citoyens de Spartolis se déplaçaient d'ailleurs qu'exceptionnellement en citrouille - pardon, en carrosse.

C'est Evna, rendue astucieuse par l'instruction du petit bonhomme, qui trouva bientôt prétexte à rejoindre son ami. Elle persuada le chef de l'Ordonnement qu'une visite rendue à chaque catégorie de travailleurs ne pourrait faire qu'excellent effet (et, par conséquent, rapporter de nombreux suffrages à l'élu de la cité). Tout naturellement, elle proposa d'accompagner le vieux gaga dans sa tournée électorale.

Maçons, couvreurs, charpentiers, forgerons, masseurs, jardiniers, vigneron, mineurs et députés (là, il devait y avoir une erreur), tous accueillirent avec joie la délégation de l'ordonnateur - bien qu'ayant, il faut l'avouer, plus d'yeux pour sa ravissante secrétaire que pour l'ancêtre lui-même. Celui-ci, sans se départir de son sérieux, faisait mine de ne pas s'en apercevoir et rabâchait avec beaucoup d'à-propos les bons mots quelque peu grivois qu'il tenait de la bouche du Grand Ordonnateur lui-même.

Jamais Evna ne s'était doutée du nombre incroyable de professions que mobilise la vie d'une cité. La liste parut interminable à celle qui avait vécu si longtemps sans maître ni métier, et bien mieux vécu que ces spécialistes. Sans vouloir dénigrer la tâche, par ailleurs fort noble, des aplatisseurs de têtes de clous ou des recopieurs d'imprimés doubles exemplaires, elle se demandait avec inquiétude le nombre de professions et d'années qui les séparaient encore de celle de bûcheron.

Or il semblait que le vieillard, de plus en plus tremblotant - c'est bien ce qui inquiétait le plus la douce fille depuis la visite des vigneron, ignorât totalement l'existence de la Compagnie de Bûcheronnage. Elle la lui rappela et, non sans étonnement, s'aperçut que pépé ne l'ignorait nullement.

Mais ô combien long et risqué est le chemin menant aux vastes forêts boisées ! Mille périls guetteraient en cours de route la sénilité de l'indispensable Chef de l'Ordonnement, et savait-il au moins où trouver la cabane du bûcheron ? Un nombre

incalculable de pas, ses petits pas à lui, l'en séparait sans aucun doute.

Voilà qui s'annonçait bien plus mal qu'à première vue. Mais qu'à cela ne tienne ! Son rôle de secrétaire étant, entre autres, d'aplanir les difficultés diplomatiques de son chef, elle allait se charger d'éliminer de son mieux les obstacles l'empêchant de porter sa bonne parole. Il ne la crut pas mais lui laissa tout de même le temps d'organiser cette problématique expédition, se réservant de décider si oui ou non elle se ferait.

Evna trouva un Spartolois qui, en rigolant, accepta de lui prêter une charrette qu'elle rembourra de force coussins et édredons moelleux. L'âne qui la tirerait était également à sa disposition. Pour ce qui est du lieu de résidence du futur visité, elle obtint sans peine le chemin à suivre de la bouche d'une bavarde commère dont elle eut par contre beaucoup de mal à se débarrasser.

Le pas tranquille de l'animal, tirant doucement son précieux chargement, parut bien lent à l'impatience d'Evna qui ne savait pas encore de quelle manière se débarrasser du bûcheron qui, certainement, ne manquerait pas de s'opposer à leur fuite. Faisant malgré tout confiance à l'imagination de Djain qui saurait sûrement trouver une solution à cet épineux problème, elle se força à accorder toute son attention au dit chargement. Ce dernier manifestait sa satisfaction par d'inintelligibles grognements : jamais encore, au cours de sa longue vie, il n'avait eu l'occasion de se livrer à une aussi confortable promenade.

Les grognements se transformèrent peu à peu en allègres gazouillis, qu'il adressait à l'âne pour lui signifier que son bon vouloir était d'augmenter l'allure afin de pouvoir tout à son aise

se livrer à la griserie de la vitesse. L'âne dut comprendre, puisqu'épouvanté par son ignoble passager il accéléra sa course et se mit à trotter d'un pas si vif qu'Evna eut grand peine à suivre l'étrange équipage.

Bientôt, à un détour du chemin, ils aperçurent la cabane du bûcheron. La forêt résonnait au loin de coups de hache et de grincements de scie. Le chemin se poursuivait en pente douce sous les arbres. A l'odeur chaude et sèche de la prairie se mêlait celle des sapins, fraîche, sucrée, pénétrante.

Ivre d'un bonheur qu'à son âge il venait à peine de découvrir, le vieillard battait des mains, invectivant la pauvre bête qui, l'écume aux naseaux, donna libre cours à sa frayeur en détalant ventre à terre. Mais si la forme de la carriole pouvait à la rigueur passer pour aérodynamique, elle n'en était pas moins dotée de suspensions toutes ordinaires. Zigzaguant derrière l'animal qui la tirait sans la moindre précaution, elle bondissait sur les pierres du chemin, de gauche à droite, semant à la volée coussins, rembourrages et édredons. Evna s'arrêta : loin devant elle, le vieux, que le plaisir avait rendu démoniaque, se cramponnait, exorbité, à son véhicule tout en hurlant de bonheur.

Elle vit le fougueux attelage dépasser la cabane, poursuivre sa course folle sur une honorable distance. Le pauvre âne n'en pouvant plus, résolut en désespoir de cause de se cacher, d'un bond, derrière le prochain arbre en vue d'échapper à son indistançable poursuivant. Dans un indescriptible fracas, la charrette s'écrasa sur le tronc, projetant le vieux, dans une auguste et gracieuse envolée, au cœur des buissons voisins, où il atterrit élégamment. L'âne soupira. L'homme expira, béat.

Djain et le bûcheron accouraient, alertés par le vacarme de l'accident. Tandis qu'ils tiraient le Chef de l'Ordonnement de ses ronces, Djain vit avec surprise, du coin de l'œil, Evna qui s'approchait d'une course hésitante. Il lui fit signe de se cacher

et, avec son compagnon, transporta précautionneusement la victime à l'intérieur de la cabane.

Inexplicablement, le vieux gaga avait survécu à l'aventure. Il considéra d'un œil rond ceux qu'il avait pour mission de visiter et qui, par cet inexplicable coup du sort, étaient devenus ses sauveteurs. Son premier réflexe fut de réclamer à boire ; on lui tendit le verre d'eau, que le blessé refusa avec véhémence. Étendu de tout son long sur la banquette, il tentait en bredouillant de préciser qu'il ne buvait que du rouge.

Tour à tour, il refusa les jus de groseille, de framboise et de grenadine : c'est bien du vin qu'il exigeait. Le bûcheron se gratta la tête, hésita mais finalement se décida à envoyer Djain chercher la bouteille qu'ils avaient mise au frais dans la fontaine, devant la maison, lui recommandant de se dépêcher.

Encouragement inutile : déjà Djain s'enfuyait avec sa compagne d'une course éperdue qu'aucun conseil n'aurait pu accélérer plus encore.

Longtemps, par la suite, Djain et Evna devaient rire de cet épisode ; mais le chef de l'Ordonnement, lui, ne l'oublia jamais : pour se consoler de la perte de sa secrétaire, il se bombardait d'un seul élan, à la fois premier pilote de course de Spartolis et vétéran de ceux-ci. On prétendit bien que le choc avait quelque peu dérangé son cervelet, mais il courrait toujours et si l'écho des montagnes n'en finissait pas de répercuter son rire, on le lui pardonnait volontiers au nom du folklore local.

Ainsi Spartolis eut-elle l'honneur d'être la première ville à Ordonnement rapide, ce dont aucun des gouvernements passés n'aurait pu s'enorgueillir...

La politique est une grande chose - grande, mais parfois aussi bien embarrassante. Pris au dépourvu par la fuite de ses protégés, le Grand Ordonnateur ne sut comment l'expliquer au peuple.

L'opposition, par contre, s'en montra fort capable : les fugitifs, qui connaissaient à présent les mœurs et les systèmes de défense de la ville, étaient tout simplement allés mobiliser de futurs envahisseurs. Du coup, le chef d'état se faisait leur complice - c'est bien lui qui avait décidé de les instruire. Par un coup d'état bien organisé, on le renversa, on le décapita puis on le jugea avant de le jeter (en exil) dans un sombre trou nommé fosse commune. Triste sort pour ce bienfaiteur incompris de l'humanité...

Mais l'heure n'en était pas aux attendrissements. Il devenait indispensable de se mettre à la poursuite des traîtres afin d'empêcher l'exécution de leur ignoble mission. On interrogea le petit professeur aux lunettes rondes, qui jugea le moment venu d'avouer que ses élèves étaient issus, non pas des montagnes, mais de la plaine et des brouillards.

C'est donc dans cette direction qu'on envoya toutes les uniformités disponibles, équipées du matériel le plus perfectionné, avec à leur tête le commandant Schtaivu, un "lion intrépide au cœur d'acier" (dixit le World's Analyse).

Seuls restèrent à Spartolis enfants, vieillards et femmes dont certaines pleuraient déjà le départ de leur fiancé ou de leur époux. Si les maisons étaient à moitié vides, l'église au contraire se remplissait d'âmes tristes et noires, toutes larmoyantes et fripées sous leurs voiles.

Longtemps après le moyen âge, bien après avoir dépassé l'apothéose de leur civilisation, les hommes s'étaient mis en route pour de nouvelles croisades, dictées par leur nouvelle religion : être les seuls. Ils s'en furent vers l'océan de nuées qui les cacha sous son linceul opaque ; jamais plus ils ne devaient réapparaître.

Evna Du haut de la montagne où nous étions réfugiés, nous avons vu, le second jour, cette colonne de fourmis ridicules s'en aller vers sa propre perte. Nous savions à présent ce qu'étaient les hommes de Spartolis, nous connaissions aussi la faiblesse de leurs âmes, le défaut de leur vue. Mais que pouvions-nous pour les retenir ? Ne s'estimaient-ils pas suffisamment forts pour échapper à la sécheresse et au désespoir, cette folie qui s'empare de tout ce qu'enveloppent les brumes et les poussières grises du désert ?

Nous ignorions bien sûr ce qu'allait être leur fin exacte; mais ce désespoir, mais cette folie, nous les connaissions mieux que quiconque pour avoir été les seuls à en prendre conscience - les seuls également, sans doute, à leur avoir échappé. Ce peuple était bien trop petit, bien trop orgueilleux pour s'apercevoir qu'une folie différente de la sienne est possible et que personne n'en réchappe, pas même eux qui en asservissant la matière avaient cru asservir les éléments.

Mais nous étions libres de repartir, de revivre en retrouvant ce qui nous avait donné naissance. Jamais, bien sûr, l'instruction que nous avait donné le vieux professeur ne devait s'effacer en nous, car nous la gardions au fond de nos mémoires comme un antidote au poison des curiosités artificielles, un anticorps qui détruirait en nous toute envie de rééditer les erreurs ayant conduit le monde à sa perte. Nous n'avions rien perdu : au contraire, cette expérience nous avait rendus plus riches en joies et en gaietés, par tout le bonheur qu'éveillait en nous le fait d'être les rescapés d'un suicide qu'ensemble nous reniions. Chacun de nos instants était la plus éloquente des contradictions d'un renoncement dont nous ne voulions pas et auquel nous échappions grâce à notre folie propre, ces rêves qui nous entraînaient loin, loin de tout ce qui est triste et laid.

Êtres humains en marge de l'humanité toute entière, nous jetions les fondements invisibles d'un nouveau recommencement auquel nous croyions comme nous croyions en notre propre vie.

Nous savions. Libérés de l'ignorance et de l'inquiétude qu'avaient eu devant le monde nos ancêtres des cavernes, ces demi singes qui en apprenant à créer le feu de leurs propres mains s'étaient trop éloignés du soleil, nous avions la chance de disposer d'assez de chaleur pour pouvoir nous passer de toute autre flamme que celles de nos rêves. Mais que rêvions-nous ? Les songes des citoyens de Spartolis étaient peuplés de scènes où ils fuyaient désespérément un gouffre prêt à les engloutir, où ils cachaient de leurs mains la nudité qui les avait vus naître. Dans les nôtres, nous nous jetions nus dans le gouffre de la vie - et là nous nous envolions, échappant à toute contrainte, pour faire de cette vie notre propre essence, notre bien le plus fondamental permettant toutes les envies. Nous pouvions nous aimer sans craindre que des yeux ne nous aperçoivent et dénoncent notre amour. Nous étions libres de vivre selon nos caprices sans que la morale ou la raison ne nous enferment en nous traitant de fous.

Fous, nous l'étions sans doute et nous le sommes toujours. Puisque cette folie est synonyme de bonheur nous voulions la vivre en profondeur. Notre plénitude était celle d'un enfant qui, pris par son rêve, s'évade du monde conscient des adultes, même s'il sait qu'un jour dû devra à son tour en faire partie. Mais un enfant sait-il que, pour le monde débile qui l'a vu naître, devenir adulte signifie cesser d'être soi-même, accepter les chaînes d'une réalité forgée par ses ancêtres et ses parents ? Djain et moi, nous ne forgions rien et nous savions que nos enfants, si nous en avions un jour, ne ressembleraient qu'à eux-mêmes puisqu'aucun droit ni aucun devoir n'accompagnerait leur venue au monde.

Si une mère s'attache trop à son enfant, c'est parce qu'au fond d'elle-même elle est malheureuse et qu'elle suppose que cet

enfant réparera en elle ce qu'elle n'a plus la force de recréer par sa propre renaissance. Il n'est pas facile de renaître lorsqu'on reste entouré des mêmes pièges, lorsqu'on est condamné à la même détresse. Les mères n'y peuvent rien ; seuls, les pièges sont à mettre en cause, bien qu'il soit plus facile de condamner un être que d'accuser les lois qui le jugent et le dirigent.

Sans justice et sans lois, notre seul risque était de méconnaître les dangers que représentait pour nous notre petitesse face à la nature nous abritant. Un rocher qui s'écroule, un arbre qui tombe, l'eau et la boue que déplacent les orages, la foudre elle-même, nous craignons tout cela mais nous avons aussi appris à l'éviter par la connaissance du moindre signe de la matière et des éléments. Nous connaissions aussi notre propre faiblesse, nos doigts qui lâchent prise, nos pieds qui glissent, nos poumons qui s'essoufflent, et chacun de nos gestes en tenait compte sans même avoir à y réfléchir.

La réflexion est inutile à celui qui marche, car dès sa plus tendre enfance s'est ajouté à ses sens celui de l'équilibre. Nos sens à nous allaient bien plus loin encore, puisque notre seconde enfance sur les montagnes avait été des plus riches et des plus complètes. Lorsque dans nos rêves nous étions oiseaux ou abeilles, nous apprenions en même temps chaque notion qui s'y rattache ; nous rêvions si intensément, nous étions si proches de notre imagination que nos corps et nos sensations changeaient de réalité pour prendre celle de nos rêves. Celui qui n'a jamais vécu ses rêves n'y croira pas, mais sa logique est celle du vermisseau qui sous terre prétend que l'air n'existe pas, puisqu'il ne l'a jamais vu, et qu'il est impossible de voler. Mais ce qui lui est impossible ne l'est pas forcément à l'oiseau qui le mangera...

En quittant la vallée, nous nous étions débarrassés de nos habits et de la cartouche trouvée par Djain dans la source. Le tam nous attendait sur la montagne où nous l'avions laissé. Nous avons décidé de rejoindre le lac de notre seconde enfance. Lentement, nos cheveux repoussaient et bientôt aucun

signe ne témoigna plus de notre captivité. Tout simplement, nous avons acquis un peu de la sagesse de notre professeur.

Là-bas, loin derrière nous, les humains vivaient en cage. Mais nous étions là où nous resterons toujours, et "prison" n'est qu'un mot oublié dans notre univers sans dictionnaire, un mot que rien n'enfermera jamais... Nous avons dépassé les limites du peut-être.

Spartolis attendait. Dans la cité, personne ne doutait du retour prochain des uniformités victorieuses. Spartolis attendit longtemps.

Ce qu'il se passa sous les nuages, nul ne le savait et nul ne le saura jamais. Un jour leurs vêtements réapparurent ; leurs vêtements seulement, car d'autres hommes s'en étaient revêtus. Des hommes dont les visages ressemblaient étonnamment à ceux du peuple des sables. Leur folie était la même, à la différence près que c'était une folie active et ivre de vengeance.

Après avoir défendu leur peuple, les frères d'Evna s'étaient emparés des armes et de l'équipement de leurs agresseurs pour quitter finalement les vieux avec leur civilisation de l'oubli. Probablement avaient-ils tous péri, ce qui expliquerait le dépit de ces hommes, l'acharnement et la fureur qu'ils mirent à s'emparer de la ville lumière.

Enragés, ils ne prirent pas le temps de s'émerveiller à la découverte de ce monde verdoyant, débarrassé de la poussière qui avait tout détruit plus bas. Leur premier souci fut de dominer la ville. Aveuglés par cette civilisation où tout était neuf et brillant, ils saccagèrent tout sur leur passage, massacrant hommes et enfants.

Restaient les femmes ; réduites toute leur vie à n'être que des personnages de second plan, elles n'opposèrent pas plus de résistance à ces hommes qui, tout compte fait, n'étaient ni plus exigeants ni plus laids que leurs anciens maîtres.

Au fil des jours, les fils du désert découvrirent Spartolis et ses comforts. Alors, ils glissèrent lentement dans de nouveaux rôles. Déjà, ils s'étaient emparés des habits pour s'en revêtir, non pas en raison d'une utilité quelconque mais plutôt pour leur valeur symbolique.

L'un serait agent de l'uniformité, l'autre Grand Ordonnateur, un autre encore artisan ou professeur. Sans disposer du savoir, ils étaient doués du talent qu'ont les singes pour imiter l'attitude et l'apparence de ceux qu'ils fréquentent. S'observant chacun en son propre miroir et encouragés à cela par leurs nouvelles compagnes, ils devinrent peu à peu Citoyens de Spartolis, centre du monde, mais simples usagers de connaissances incompréhensibles...

Un des plus grands plaisirs de l'homme, lorsqu'il est malheureux dans sa propre peau, est de se déguiser pour jouer un rôle qui n'est pas et qui ne sera jamais le sien. Spartolis devint la scène d'un immense théâtre dont les acteurs s'improvisaient à l'image de ceux qu'ils venaient de massacrer. Chaque objet, entre leurs mains, s'animait d'un imprévisible mystère. Des outils devenaient jouets, et les jouets eux-mêmes se transformèrent en outils de par les multiples usages qu'ils en firent. On joua au mécano dans l'atelier du forgeron ; on travailla à l'architecte avec les cubes d'un enfant mort.

D'autres enfants naquirent, bâtards de la civilisation de la lumière et de celle de l'oubli. Partagés entre pères idiots et mères impuissantes, ils crurent à la vie sous la forme de celle que menaient leurs parents. Ils tendirent les bras pour s'emparer des fruits à demi sauvages produits par ce monde insolite ; à leur tour, ils singèrent les adultes et on les laissa faire.

Il y eut simultanément dix Ordonnateurs ; un seul agent de l'uniformité parcourait encore les rues de son pas cadencé. Ce reflet grimaçant d'une civilisation perdue en inversait spontanément l'image, tel un miroir déformant, pour ne ressembler finalement qu'à la caricature grotesque et déséquilibrée d'un monde à la fois incroyable et absurde.

Spartolis vivait sa propre déchéance ; mais aucun jeu n'est éternel. Tout au plus ces figurants auraient-ils pu rétablir l'équilibre, rendre des proportions logiques à cette pièce qu'ils vivaient sans l'avoir écrite. Aucun n'en eut l'idée, puisqu'aucun ne se rendit compte de l'absurdité de son propre rôle.

Spontanément, les hommes avaient fixé leurs limites ; s'ils jouaient, c'est qu'ils n'avaient plus la force ni même la volonté de vivre leur véritable condition. Dans cette ville désorganisée, ils n'avaient pas de racines, pas plus qu'ils n'en avaient dans le désert. Ils erraient en elle comme erre un rat dans le labyrinthe destiné à tester son intelligence, inconscients que derrière chaque paroi il n'y a qu'un autre couloir, puis une autre paroi strictement identique à la précédente. Mais ces parois, c'est leur propre esprit qui les dressa, faute d'intelligence autant de rêves. Les étroits couloirs où ils s'égarèrent, rien ne leur disait qu'il est possible de s'en évader ; la liberté était pour eux celle de tourner en rond dans leur prison.

Et ils tournaient en rond, sérieux, tout imprégnés de l'importance de cette divagation.

Même les quelques femmes conscientes du ridicule de cette comédie avaient fini par y participer comme après chaque révolution on participe à la folie générale procurée par une illusoire libération.

La fin ne fut ni tragique, ni même ridicule : c'était la seule fin possible. On trouva un bouton, un bouton minuscule parmi tant d'autres. On l'appuya; c'était simple. C'est tout.

Bien des contes s'achèvent par la formule : "ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants". Mais le bonheur ne tient pas aux nombres : avec un fils et une fille, Djain et Evna partagent leur joie de vivre. Partager un bonheur le rend mille fois plus merveilleux...

Ils n'ont pour eux quatre que deux noms : Djain et Evna - air et vent, dans leur langue à eux, se mêlant étrangement à la musique de l'atmosphère et de l'univers.

Les petits grandissent, plus libres encore que leurs parents. Djain et Evna n'ont pas vraiment vieilli. Leurs mouvements sont devenus moins lestes, sur leurs visages se sont gravées des rides de bonheur. Peu importe leur âge : ils sont tranquilles et sereins, et dans leurs yeux paisibles on se perd comme dans l'eau limpide du lac. Les enfants les quitteront un jour, puisqu'il est normal que les jeunes oiseaux se construisent un jour un autre nid.

Dans les montagnes, d'autres vallées, d'autres lacs, d'autres rivages les attendent. Ils sillonneront à leur tour les montagnes d'une rive à l'autre. Si leur chemin croisera parfois celui que suivirent leurs parents, ils prendront soin d'éviter Spartolis - ou ce qu'il en reste.

Djain et Evna se parlent peu, parce que rien n'impose un autre dialogue que celui des sens et de leurs yeux. Ils s'aiment plus que jamais. Aucun barreau ne leur cache l'univers dont ils n'ont pas fini de mesurer les proportions.

Nus sur le sable chaud du rivage, ils vibrent comme aux premiers jours heureux de leur existence, aux pulsations de leur tam.

**C'est... C'était, disons, demain,
ou aujourd'hui peut-être...**

Vers Spartolis, au-delà des montagnes, j'ai vu l'horizon s'obscurcir d'un nuage brun, immense. L'air s'est animé d'un grondement identique à celui du tonnerre ; le nuage n'a pas été long à se dissiper.

J'ai su alors qu'une nouvelle page est tournée, une page où s'efface déjà le souvenir de ces hommes qui avaient, longtemps, cru pouvoir diriger le monde sans pour autant accepter d'en faire partie.

Sur cette page vierge, sur le ciel, j'écris avec Djain le titre d'une nouvelle ère, celle qu'ensemble nous commençons à vivre.

Demain, peut-être... Ce jour-là, où tous les habitants de la terre s'appelleront ou Djain, ou Evna. Aujourd'hui, déjà...

FIN

St Louis, le 4 janvier 1975
Étienne Frommelt (19 ans)

Musique : Pink Floyd,
album "Meddle", Echoes